

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[Les] contes des fées [Document électronique] / Charles Perrault

AU LECTEUR

p9

Charles Perrault naquit à Paris le 12 janvier 1628, septième enfant de Pierre Perrault, avocat au parlement de Paris. Après d'excellentes études au collège de Beauvais, rue Jean-De-Beauvais à Paris, il fut reçu avocat en 1651. Il abandonna bientôt après le barreau et devint commis de son frère aîné, Pierre, receveur général des finances de Paris. Les loisirs que lui laissait sa place lui permirent de se livrer à la poésie : diverses pièces de circonstances, à la vérité assez médiocrement versifiées, commencèrent à le faire connaître des hommes de lettres et des artistes de son temps.

En 1663, il entra au service de Colbert et devint rapidement son homme de confiance : nommé secrétaire de la " petite académie ", qui sera plus tard l'académie des inscriptions et belles lettres, il prit ensuite une part active à l'administration des bâtiments du roi, avec le titre de " premier commis des bâtiments " .

p10

En 1671, il fut élu à l'académie française. La même année, il épousa une jeune fille de dix-neuf ans, Marie Guichon, qui lui donna quatre enfants et le laissa veuf en 1678.

Colbert, son protecteur, mourut en 1683. Louis fit alors rayer Perrault de la liste des gens de lettres recevant une pension, rayer aussi de celle des membres de la " petite académie " .

Libre de son temps, et sa fortune personnelle

lui assurant une confortable indépendance, Charles Perrault se consacra à l'éducation de ses enfants et à la rédaction de ses livres.

De nombreux écrits, aujourd'hui tombés dans l'oubli, sortirent de sa plume. En 1687, la publication de son poème, *le siècle de Louis-Le-Grand*, souleva la fameuse querelle des anciens et des modernes, bataille littéraire où Boileau et lui s'affrontèrent à coups d'ouvrages pédants, d'articles et d'épigrammes, mais c'est à ses *contes* que Perrault dut une célébrité qui ne s'est jamais démentie. Celle-ci traversa très tôt les frontières de la France pour se répandre en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Russie, en Espagne, en Amérique, puis dans le monde entier.

Il mourut, ayant perdu trois de ses enfants, le 16 mai 1703.

En 1697, parut chez le célèbre libraire Claude Barbin, un petit livre intitulé *histoires ou contes du temps passé, avec des moralités*. Il était orné d'un frontispice gravé représentant une paysanne qui,

p11

tout en filant au coin du feu, contait des histoires à de jeunes enfants ; sur une pancarte fixée à la porte figurait l'inscription : *contes de ma mère l'oye*. Le privilège était pris au nom de P Darman-cour. La dédicace à *mademoiselle* (élisabeth-Charlotte D'Orléans) était signée du même nom qui n'était autre que celui de Pierre Perrault, né en mars 1678, troisième fils de Charles. On discuta, on discute encore, sur l'énigme que posait cette signature. L'auteur était-il Charles Perrault ou son fils Pierre ? Il semble bien toutefois, que les contemporains n'aient point hésité à attribuer la paternité des contes au père et non au fils, et cette attribution a été adoptée par le plus grand nombre des commentateurs. Rappelons-nous seulement que Charles Perrault, après la mort de sa femme, s'occupa, comme le meilleur des pères, de l'éducation de ses tout jeunes enfants. Or, que raconte un père à ses enfants ? Des contes. Et il n'est pas interdit de penser qu'en se racontant l'un à l'autre des histoires, père et fils aient établi un échange de ces détails naïfs et ingénus qui rendent la lecture des *contes* si savoureuse. En faisant signer la dédicace par le nom de son fils, Charles Perrault ne continuait-il pas un jeu, et rien qu'un jeu ? Car en 1697, date de la publication, le "jeune enfant" de la dédicace avait de la barbe au menton ! L'ouvrage remporta un succès immédiat ; réim-

pressions et contrefaçons allaient se succéder, si bien que leur nombre rejoint aujourd' hui celui des éditions de grands classiques. On y joignit

p12

bientôt le texte des *contes en vers* qui avaient paru en plusieurs fois à partir de 1691. Pour mieux exploiter le succès, certains éditeurs peu scrupuleux n' hésitèrent pas à grossir le mince volume de certains contes d' autres auteurs, qu' ils attribuèrent à Perrault. On alla jusqu' à prendre au sérieux et à réimprimer sous le nom de Perrault un ingénieux pastiche, *les oeufs*, écrit en 1912 !

Les érudits du xixe siècle ont tenté de découvrir l' origine de ces contes. Plusieurs théories ont été successivement édifiées, qui voulaient en retrouver la source chez les hindous, les égyptiens, les grecs, les latins, les celtes, les germains, ailleurs encore. D' autres ont proposé des explications allégoriques, mythiques, historiques, magiques. Tous ces ingénieux systèmes connurent leur heure de célébrité et il serait injuste de les condamner en bloc, absurde d' en adopter un seul. Le grand humaniste que fut Joseph Bédier écrit justement : " je crois que l' immense majorité des contes merveilleux... sont nés en des lieux divers, en des temps divers, à *jamais indéterminables*. "

ce qui est proprement merveilleux dans les contes de Perrault, c' est la simplicité et le naturel de son style et la parfaite adaptation des données du conte aux réalités de son temps et de son milieu, adaptation qui nous permet de croire immédiatement à l' existence de l' univers féerique. Tout nous y est familier, conforme au monde qui nous entoure, aux sentiments qui nous habitent, aux désirs qui

p13

nous poignent. " il était une fois " , annonce le conteur, et nous ne doutons pas de la vérité de l' histoire qui nous est contée. Une fée apparaît et nous croyons encore tout naturellement à son apparition ; nous ne doutons pas davantage de la réalité des événements extraordinaires provoqués par les bonnes et les méchantes fées qui s' amusent, quand il leur plaît, à bouleverser, d' un coup de leur baguette magique, le destin des pauvres humains. " les fées existent, écrivait Anatole France, puisque les hommes les ont faites " ...  
dans la première partie de notre édition, nous

avons suivi exactement le texte de l' édition originale. Le lecteur ne sera donc pas surpris si l' orthographe de certains mots, si les accents et la ponctuation lui paraissent irréguliers.

Mais, pour donner à notre édition un caractère exceptionnel de bibliophilie précieuse et raffinée, nous avons reproduit intégralement, à la suite du texte de l' édition originale, le rarissime ouvrage publié en 1843 par L Curmer, éditeur " magnifique " , à qui l' on doit quelques unes des plus somptueuses publications du xixe siècle. Chacune des 104 pages de cette oeuvre unique comporte une illustration, accompagnée d' un texte en orthographe modernisée, gravés l' un et l' autre sur cuivre, formant ainsi une merveilleuse " suite " dédiée à l' élite des amateurs de livres.  
Jacques Haumont.

## PREFACE

p17

La maniere dont le public a reçu les pieces de ce recueil, à mesure qu' elles luy ont esté données separement, est une espece d' assurance qu' elles ne luy déplairont pas en paroissant toutes ensemble. Il est vray que quelques personnes qui affectent de paroistre graves, et qui ont assez d' esprit pour voir que ce sont des contes faits à plaisir et que la matiere n' en est pas fort importante, les ont regardées avec mépris ; mais on a eu la satisfaction de voir que les gens de bon goust n' en ont pas jugé de la sorte.

Ils ont esté bien aises de remarquer que ces bagatelles n' estoient pas de pures bagatelles, qu' elles renfermoient une morale utile, et que le recit enjoué dont elles estoient enveloppées n' avoit esté choisi que pour les faire entrer plus agreablement dans l' esprit et d' une maniere qui instruisist et divertist tout ensemble. Cela devoit me suffire pour ne pas craindre le reproche de m' estre amusé à des choses frivoles. Mais, comme j' ay affaire à bien des gens qui ne se payent pas de raisons et qui ne peuvent estre touchez

p18

que par l' autorité et par l' exemple des anciens, je vais les satisfaire là-dessus.

Les fables milesiennes, si celebres parmi les grecs, et qui ont fait les délices d' Athenes et de Rome, n' estoient pas d' une autre espece que les fables de ce recueil. L' histoire de la matrone d' Ephese est de la mesme nature que celle de Griselidis : ce sont l' une et l' autre des nouvelles, c' est-à-dire des recits de choses qui peuvent estre arrivées et qui n' ont rien qui blesse absolument la vray-semblance. La fable de Psiché, écrite par Lucien et par Apulée, est une fiction toute pure et un conte de vieille, comme celuy de Peau D' Asne. Aussi voyons-nous qu' Apulée le fait raconter par une vieille femme à une jeune fille que des voleurs avoient enlevée, de même que celuy de Peau D' Asne est conté tous les jours à des enfans par leurs gouvernantes et par leurs grand' meres. La fable du laboureur qui obtint de Jupiter le pouvoir de faire comme il luy plairoit la pluie et le beau temps, et qui en usa de telle sorte qu' il ne recueillit que de la paille sans aucuns grains, parce qu' il n' avoit jamais demandé ny vent, ny froid, ny neige, ny aucun temps semblable, chose necessaire cependant pour faire fructifier les plantes ; cette fable, dis-je, est de mesme genre que le conte des souhaits ridicules, si ce n' est que l' un est serieux, et l' autre comique ; mais tous les deux vont à dire que les hommes ne connoissent pas ce qui leur convient, et sont plus heureux d' estre conduits par la

p19

providence que si toutes choses leur succedoient selon qu' ils le desirent.

Je ne crois pas qu' ayant devant moy de si beaux modeles dans la plus sage et la plus docte antiquité, on soit en droit de me faire aucun reproche. Je pretens mesme que mes fables meritent mieux d' estre racontées que la plupart des contes anciens, et particulièrement celuy de la matrone d' Ephese et celuy de Psiché, si l' on les regarde du costé de la morale, chose principale dans toute sorte de fables, et pour laquelle elles doivent avoir esté faites. Toute la moralité qu' on peut tirer de la matrone d' Ephese est que souvent les femmes qui semblent les plus vertueuses le sont le moins, et qu' ainsi il n' y en a presque point qui le soient veritablement.

Qui ne voit que cette morale est tres-mauvaise, et qu' elle ne va qu' à corrompre les femmes par le mauvais exemple, et à leur faire croire qu' en manquant à leur devoir elles ne font que suivre la voie commune ? Il n' en est pas de mesme de la morale de Griselidis, qui tend à porter les femmes à souffrir de leurs maris, et à faire voir qu' il n' y en a point de si brutal ny de si bizarre dont la patience d' une hon-

neeste femme ne puisse venir à bout.  
à l' égard de la morale cachée dans la fable de  
Psiché, fable en elle-mesme tres-agreable et tres-inge-  
nieuse, je la compareray avec celle de Peau D' Asne  
quand je la sçauray ; mais jusqu' icy je n' ay pô la devi-

p20

ner. Je sçay bien que Psiché signifie l' ame ; mais je ne  
comprends point ce qu' il faut entendre par l' amour,  
qui est amoureux de Psiché, c' est-à-dire de l' ame, et  
encore moins ce qu' on ajoûte, que Psiché devoit estre  
heureuse tant qu' elle ne connoistroit point celui dont  
elle estoit aimée, qui estoit l' amour ; mais qu' elle  
seroit tres-malheureuse dès le moment qu' elle vien-  
droit à le connoistre : voilà pour moy une enigme  
impenetrable. Tout ce qu' on peut dire, c' est que cette  
fable, de mesme que la plupart de celles qui nous  
restent des anciens, n' ont esté faites que pour plaire,  
sans égard aux bonnes moeurs, qu' ils negligeoient  
beaucoup.

Il n' en est pas de mesme des contes que nos ayeux  
ont inventez pour leurs enfans. Ils ne les ont pas  
contez avec l' élégance et les agrémens dont les grecs  
et les romains ont orné leurs fables ; mais ils ont tou-  
jours eu un tres-grand soin que leurs contes renfer-  
massent une moralité loüable et instructive. Par tout  
la vertu y est recompensée, et par tout le vice y est  
puny. Ils tendent tous à faire voir l' avantage qu' il y a  
d' estre honneste, patient, avisé, laborieux, obéissant,  
et le mal qui arrive à ceux qui ne le sont pas.

Tantost ce sont des fées qui donnent pour don à  
une jeune fille qui leur aura répondu avec civilité qu' à  
chaque parole qu' elle dira, il luy sortira de la bouche  
un diamant ou une perle ; et à une autre fille qui leur  
aura répondu brutalement, qu' à chaque parole il luy

p21

sortira de la bouche une grenouille ou un crapaud.  
Tantost ce sont des enfans qui, pour avoir bien obéi  
à leur pere ou à leur mere, deviennent grands sei-  
gneurs ; ou d' autres qui, ayant esté vicieux et deso-  
béissans, sont tombez dans des malheurs épouven-  
tables.

Quelque frivoles et bizarres que soient toutes ces  
fables dans leurs aventures, il est certain qu' elles  
excitent dans les enfans le desir de ressembler à ceux  
qu' ils voyent devenir heureux, et en mesme temps

la crainte des malheurs où les méchants sont tombez  
par leur méchanceté. N'est-il pas loüable à des peres  
et à des meres, lorsque leurs enfans ne sont pas en-  
core capables de gouter les véritez solides et denuées  
de tous agrements, de les leur faire aimer, et, si cela  
se peut dire, de les leur faire avaler, en les envelop-  
pant dans des recits agreables et proportionnez à la  
foiblesse de leur âge ! Il n'est pas croyable avec quelle  
avidité ces ames innocentes, et dont rien n'a encore  
corrompu la droiture naturelle, reçoivent ces instruc-  
tions cachées ; on les voit dans la tristesse et dans  
l'abattement tant que le heros ou l'heroïne du conte  
sont dans le malheur, et s'écrier de joye quand le  
temps de leur bonheur arrive ; de mesme qu'après  
avoir souffert impatiemment la prosperité du méchant  
ou de la méchante, ils sont ravis de les voir enfin  
punis comme ils le meritent. Ce sont des semences  
qu'on jette, qui ne produisent d'abord que des mou-

p22

vemens de joye et de tristesse, mais dont il ne manque  
gueres d'éclore de bonnes inclinations.

J'aurois pû rendre mes contes plus agreables en  
y meslant certaines choses un peu libres dont on a  
accoutumé de les égayer ; mais le desir de plaire ne  
m'a jamais assez tenté pour violer une loy que je me  
suis imposée de ne rien écrire qui pût blesser ou la  
pudeur ou la bienséance. Voicy un madrigal qu'une  
jeune demoiselle de beaucoup d'esprit a composé sur  
ce sujet, et qu'elle a écrit au dessous du conte de  
Peau D'Asne, que je luy avois envoyé :

le conte de Peau D'Asne est icy raconté  
avec tant de naïveté

qu'il ne m'a pas moins divertie  
que quand, auprès du feu, ma nourrice ou ma mie  
tenoient en le faisant mon esprit enchanté.

On y voit par endroits quelques traits de satire,  
mais qui, sans fiel et sans malignité,  
à tous également font du plaisir à lire.

Ce qui me plaist encor dans sa simple douceur  
c'est qu'il divertit et fait rire,  
sans que mere, époux, confesseur,  
y puissent trouver à redire.

GRISELIDIS NOUVELLE

p25

à mademoiselle  
en vous offrant, jeune et sage beauté,  
ce modèle de patience,  
je ne me suis jamais flatté  
que par vous de tout point il seroit imité ;  
c' en seroit trop, en conscience.  
Mais Paris, où l' homme est poli,  
où le beau sexe né pour plaire  
trouve son bonheur accompli,  
de tous costez est si rempli  
d' exemples du vice contraire  
qu' on ne peut en toute saison,  
pour s' en garder ou s' en défaire,  
avoir trop de contre-poison.  
Une dame aussi patiente  
que celle dont icy je relève le prix,  
seroit par tout une chose étonnante,  
mais ce seroit un prodige à Paris.

p26

Les femmes y sont souveraines,  
tout s' y regle selon leurs vœux,  
enfin c' est un climat heureux  
qui n' est habité que de reynes.  
Ainsi je voy que, de toutes façons,  
Griselidis y sera peu prisée,  
et qu' elle y donnera matiere de risée  
par ses trop antiques leçons.  
Ce n' est pas que la patience  
ne soit une vertu des dames de Paris,  
mais, par un long usage, elles ont la science  
de la faire exercer par leurs propres maris.

p27

Au pié des celebres montagnes  
où le Po, s' échappant de dessous ses roseaux,  
va dans le sein des prochaines campagnes  
promener ses naissantes eaux,  
vivoit un jeune et vaillant prince,  
les délices de sa province.  
Le ciel, en le formant, sur luy tout à la fois  
versa ce qu' il a de plus rare,  
ce qu' entre ses amis d' ordinaire il separe,  
et qu' il ne donne qu' aux grands rois.  
Comblé de tous les dons et du corps et de l' ame,  
il fut robuste, adroit, propre au mestier de Mars,



et, par l' instinct secret d' une divine flâme,  
avec ardeur il aima les beaux-arts.

p28

Il aima les combats, il aima la victoire,  
les grands projets, les actes valeureux,  
et tout ce qui fait vivre un beau nom dans l' histoire ;  
mais son coeur tendre et genereux  
fut encore plus sensible à la solide gloire  
de rendre ses peuples heureux.  
Ce temperament heroïque  
fut obscurci d' une sombre vapeur  
qui, chagrine et mélancolique,  
luy faisoit voir dans le fond de son coeur  
tout le beau sexe infidelle et trompeur.  
Dans la femme où brilloit le plus rare merite,  
il voyoit une ame hypocrite,  
un esprit d' orgueil enyvré,  
un cruel ennemi qui sans cesse n' aspire  
qu' à prendre un souverain empire  
sur l' homme malheureux qui luy sera livré.  
Le frequent usage du monde,  
où l' on ne voit qu' epoux subjugués ou trahis,  
joint à l' air jaloux du païs,  
accrut encor cette haine profonde.  
Il jura donc plus d' une fois  
que, quand mesme le ciel, pour luy plein de tendresse,  
formeroit une autre Lucrece,  
jamais de l' hymenée il ne suivroit les loix,  
ainsi, quand le matin, qu' il donnoit aux affaires,

p29

il avoit réglé sagement  
toutes les choses necessaires  
au bonheur du gouvernement ;  
que du foible orphelin, de la veuve oppressée,  
il avoit conservé les droits,  
ou banni quelque impost qu' une guerre forcée  
avoit introduit autrefois,  
l' autre moitié de la journée  
à la chasse estoit destinée,  
où les sangliers et les ours,  
malgré leurs fureurs et leurs armes,  
luy donnoient encor moins d' alarmes  
que le sexe charmant qu' il évitoit toujours.  
Cependant ses sujets, que leur interest presse  
de s' asseurer d' un successeur  
qui les gouverne un jour avec mesme douceur,  
à leur donner un fils le convioient sans cesse.

Un jour dans le palais ils vinrent tous en corps,  
pour faire leurs derniers efforts ;  
un orateur, d' une grave apparence,  
et le meilleur qui fust alors,  
dit tout ce qu' on peut dire en pareille occurrence ;  
il marqua leur desir pressant  
de voir sortir du prince une heureuse lignée  
qui rendist à jamais leur estat florissant ;  
il luy dit mesme, en finissant,  
qu' il voyoit un astre naissant

p30

issu de son chaste hymenée,  
qui faisoit pâlir le croissant.  
D' un ton plus simple et d' une voix moins forte,  
le prince à ses sujets répondit de la sorte :  
" le zele ardent dont je vois qu' en ce jour  
vous me portez aux noeuds du mariage  
me fait plaisir, et m' est de vostre amour  
un agreable temoignage ;  
j' en suis sensiblement touché,  
et voudrois dès demain pouvoir vous satisfaire ;  
mais, à mon sens, l' hymen est une affaire  
où plus l' homme est prudent, plus il est empesché.  
Observez bien toutes les jeunes filles :  
tant qu' elles sont au sein de leurs familles,  
ce n' est que vertu, que bonté,  
que pudeur, que sincerité ;  
mais si-tost que le mariage  
au deguisement a mis fin,  
et qu' ayant fixé leur destin  
il n' importe plus d' estre sage,  
elles quittent leur personnage,  
non sans avoir beaucoup pâti,  
et chacune dans son menage  
selon son gré prend son parti.  
" l' une, d' humeur chagrine, et que rien ne recrée,

p31

devient une devote outrée  
qui crie et gronde à tous momens ;  
l' autre se façonne en coquette  
qui sans cesse écoute ou caquette  
et n' a jamais assez d' amans ;  
celle-cy, des beaux-arts follement curieuse,  
de tout decide avec hauteur,  
et, critiquant le plus habile auteur,

prend la forme de precieuse ;  
cette autre s' érige en joëuse,  
perd tout, argent, bijoux, bagues, meubles de prix,  
et mesme jusqu' à ses habits.  
" dans la diversité des routes qu' elles tiennent,  
il n' est qu' une chose où je voy  
qu' enfin toutes elles conviennent,  
c' est de vouloir donner la loy.  
Or je suis convaincu que, dans le mariage,  
on ne peut jamais vivre heureux  
quand on y commande tous deux.  
Si donc vous souhaitez qu' à l' hymen je m' engage,  
cherchez une jeune beauté  
sans orgueil et sans vanité,  
d' une obeïssance achevée,  
d' une patience éprouvée,  
et qui n' ait point de volonté :  
je la prendray quand vous l' aurez trouvée " .

p32

Le prince, ayant mis fin à ce discours moral,  
monte brusquement à cheval,  
et court joindre, à perte d' haleine,  
sa meutte, qui l' attend au milieu de la plaine.  
Après avoir passé des prez et des guerets,  
il trouve ses chasseurs couchez sur l' herbe verte ;  
tous se levent, et tous alerte  
font trembler de leurs cors les hostes des forests.  
Des chiens courans l' abboyante famille,  
de çà, delà, parmi le chaume brille ;  
et les limiers à l' oeil ardent,  
qui du fort de la beste à leur poste reviennent,  
entraînent, en les regardant,  
les forts valets qui les retiennent.  
S' estant instruit par un des siens  
si tout est prest, si l' on est sur la trace,  
il ordonne aussi-tost qu' on commence la chasse,  
et fait donner le cerf aux chiens.  
Le son des cors qui retentissent,  
le bruit des chevaux qui hennissent,  
et des chiens animez les penetrans abbois,  
remplissent la forest de tumulte et de trouble,  
et, pendant que l' echo sans cesse les redouble,  
s' enfoncent avec eux dans les plus creux du bois.  
Le prince, par hazard, ou par sa destinée,

p33

prit une route détournée,  
où nul des chasseurs ne le suit ;  
plus il court, plus il s' en separe ;  
enfin, à tel point il s' égare  
que des chiens et des cors il n' entend plus le bruit.  
L' endroit où le mena sa bizarre aventure,  
clair de ruisseaux et sombre de verdure,  
saisissoit les esprits d' une secrette horreur ;  
la simple et naïve nature  
s' y faisoit voir et si belle et si pure  
que mille fois il bénit son erreur.  
Rempli des douces resveries  
qu' inspirent les grands bois, les eaux et les prairies,  
il sent soudain frapper et son coeur et ses yeux  
par l' objet le plus agreable,  
le plus doux et le plus aimable,  
qu' il eût jamais veu sous les cieux.  
C' estoit une jeune bergere  
qui filoit au bord d' un ruisseau,  
et qui, conduisant un troupeau,  
d' une main sage et menagere  
tournoit son agile fuseau.  
Elle auroit pû dompter les coeurs les plus sauvages :  
des lys son teint a la blancheur,  
et sa naturelle fraîcheur  
s' estoit toujours sauvée à l' ombre des bocages ;

p34

sa bouche de l' enfance avoit tout l' agrément,  
et ses yeux, qu' adoucit une brune paupiere,  
plus bleus que n' est le firmament,  
avoient aussi plus de lumière.  
Le prince, avec transport dans le bois se glissant,  
contemple les beautez dont son âme est émüe ;  
mais le bruit qu' il fait en passant  
de la belle sur luy fit détourner la veüe ;  
dès qu' elle se vit apperceüe,  
d' un brillant incarnat la prompte et vive ardeur  
de son beau teint redoubla la splendeur,  
et, sur son visage épandüe,  
y fit triompher la pudeur.  
Sous le voile innocent de cette honte aimable  
le prince découvrit une simplicité,  
une douceur, une sincerité,  
dont il croyoit le beau sexe incapable,  
et qu' il voit là dans toute leur beauté.  
Saisi d' une frayeur pour luy toute nouvelle,  
il s' approche interdit, et, plus timide qu' elle,  
luy dit, d' une tremblante voix,  
que de tous ses veneurs il a perdu la trace,  
et luy demande si la chasse

n' a point passé quelque part dans le bois.  
" rien n' a paru, seigneur, dans cette solitude,

p37

dit-elle, et nul icy que vous seul n' est venu ;  
mais n' ayez point d' inquietude,  
je remettray vos pas sur un chemin connu.  
-de mon heureuse destinée  
je ne puis, luy dit-il, trop rendre grace aux dieux.  
Depuis longtemps je frequente ces lieux,  
mais j' avois ignoré jusqu' à cette journée  
ce qu' ils ont de plus precieux " .  
Dans ce temps, elle voit que le prince se baisse  
sur le moite bord du ruisseau  
pour étancher dans le cours de son eau  
la soif ardente qui le presse :  
" seigneur, attendez un moment " ,  
dit-elle, et, courant promptement  
vers sa cabane, elle y prend une tasse,  
qu' avec joye et de bonne grace  
elle presente à ce nouvel amant.  
Les vases precieux de cristal et d' agathe,  
où l' or en mille endroits éclate,  
et qu' un art curieux avec soin façonna,  
n' eurent jamais pour luy, dans leur pompe inutile,  
tant de beauté que le vase d' argile  
que la bergere luy donna.  
Cependant, pour trouver une route facile

p38

qui mene le prince à la ville,  
ils traversent des bois, des rochers escarpez  
et de torrens entrecoupez.  
Le prince n' entre point dans de route nouvelle  
sans en bien observer tous les lieux d' alentour,  
et son ingenieux amour,  
qui songeoit au retour,  
en fit une carte fidelle.  
Dans un bocage sombre et frais  
enfin la bergere le mene,  
où, de dessous ses branchages épais,  
il voit au loin, dans le sein de la plaine,  
les toits dorez de son riche palais.  
S' estant separé de la belle,  
touché d' une vive douleur,  
à pas lents il s' éloigne d' elle,  
chargé du trait qui lui perce le coeur ;

le souvenir de sa tendre aventure  
avec plaisir le conduisit chez luy ;  
mais dès le lendemain il sentit sa blessure,  
et se vit accablé de tristesse et d' ennuy.  
Dés qu' il le peut, il retourne à la chasse,  
où de sa suite adroitement  
il s' échappe et se débarrasse,  
pour s' égarer heureusement.

p39

Des arbres et des monts les cimes élevées,  
qu' avec grand soin il avoit observées,  
et les avis secrets de son fidelle amour,  
le guiderent si bien que, malgré les traverses  
de cent routes diverses,  
de sa jeune bergere il trouva le séjour.  
Il sçût qu' elle n' a plus que son pere avec elle,  
que Griselidis on l' appelle,  
qu' ils vivent doucement du lait de leurs brebis,  
et que de leur toison, qu' elle seule elle file,  
sans avoir recours à la ville,  
ils font eux-mesmes leurs habits.  
Plus il la voit, plus il s' enflâme  
des vives beautez de son âme ;  
il connoist, en voyant tant de dons precieux,  
que, si la bergere est si belle,  
c' est qu' une legere étincelle  
de l' esprit qui l' anime a passé dans ses yeux.  
Il ressent une joie extreme  
d' avoir si bien placé ses premieres amours.  
Ainsi, sans plus tarder, il fit, dès le jour mesme,  
assembler son conseil, et luy tint ce discours :  
" enfin aux lois de l' hymenée,  
suivant vos vœux, je me vais engager.

p40

Je ne prens point ma femme en païs étranger :  
je la prens parmi vous, belle, sage, bien née,  
ainsi que mes ayeux ont fait plus d' une fois.  
Mais j' attendray cette grande journée  
à vous informer de mon choix " .  
Dés que la nouvelle fut sçûë,  
partout elle fut répandue.  
On ne peut dire avec combien d' ardeur  
l' allegresse publique  
de tous costez s' explique.  
Le plus content fut l' orateur

qui, par son discours pathétique,  
croyoit d' un si grand bien estre l' unique auteur.  
Qu' il se trouvoit homme de consequence !  
" rien ne peut resister à la grande éloquence " ,  
disoit-il sans cesse en son coeur.  
Le plaisir fut de voir le travail inutile  
des belles de toute la ville  
pour s' attirer et meriter le choix  
du prince leur seigneur, qu' un air chaste et modeste  
charmoit uniquement et plus que tout le reste,  
ainsi qu' il l' avoit dit cent fois.  
D' habit et de maintien toutes elles changerent ;  
d' un ton devot elles tousserent,

p41

elles radoucirent leurs voix ;  
de demy-pied les coëffures baisserent,  
la gorge se couvrit, les manches s' allongerent :  
à peine on leur voyoit le petit bout des doigts.  
Dans la ville avec diligence,  
pour l' hymen dont le jour s' avance,  
on voit travailler tous les arts :  
icy se font de magnifiques chars  
d' une forme toute nouvelle,  
si beaux et si bien inventez  
que l' or qui par tout étincelle  
en fait la moindre des beautez.  
Là, pour voir aisément et sans aucun obstacle  
toute la pompe du spectacle,  
on dresse de longs échaffaux ;  
icy de grands arcs triomphaux,  
où du prince guerrier se celebre la gloire,  
et de l' amour sur luy l' éclatante victoire.  
Là sont forgez, d' un art industriel,  
ces feux qui, par les coups d' un innocent tonnerre  
en effrayant la terre,  
de mille astres nouveaux embellissent les cieux.  
Là d' un ballet ingenieux  
se concerte avec soin l' agreable folie,  
et là d' un opera peuplé de mille dieux,

p42

le plus beau que jamais ait produit l' Italie,  
on entend repeter les airs melodieux.  
Enfin du fameux hymenée  
arriva la grande journée.  
Sur le fond d' un ciel vif et pur,

à peine l' aurore vermeille  
confondoit l' or avec l' azur,  
que par tout en sursaut le beau sexe s' éveille.  
Le peuple curieux s' épand de tous costez ;  
en differens endroits des gardes sont postez  
pour contenir la populace  
et la contraindre à faire place ;  
tout le palais retentit de clairons,  
de flutes, de hautbois, de rustiques musettes,  
et l' on n' entend aux environs  
que des tambours et des trompettes.  
Enfin le prince sort entouré de sa cour :  
il s' élève un long cri de joye ;  
mais on est bien surpris quand, au premier détour,  
de la forest prochaine on voit qu' il prend la voye,  
ainsi qu' il faisoit chaque jour.  
" voilà, dit-on, son penchant qui l' emporte,  
et de ses passions, en dépit de l' amour,  
la chasse est toujours la plus forte. "

p43

il traverse rapidement  
les guerets de la plaine, et, gagnant la montagne,  
il entre dans le bois, au grand étonnement  
de la troupe qui l' accompagne.  
Après avoir passé par differens détours,  
que son coeur amoureux se plaist à reconnoistre,  
il trouve enfin la cabane champêtre  
où logent ses tendres amours.  
Griselidis, de l' hymen informée  
par la voix de la renommée,  
en avoit pris son bel habillement,  
et, pour en aller voir la pompe magnifique,  
de dessous sa case rustique  
sortoit en ce mesme moment.  
" où courez-vous si prompte et si legere ?  
Luy dit le prince en l' abordant  
et tendrement la regardant.  
Cessez de vous haster, trop aimable bergere :  
la nopce où vous allez, et dont je suis l' époux,  
ne sçauroit se faire sans vous.  
Ouy, je vous ayme, et je vous ay choisie,  
entre mille jeunes beautez,  
pour passer avec vous le reste de ma vie,  
si toutefois mes voeux ne sont pas rejettez.  
-ah ! Dit-elle, seigneur, je n' ay garde de croire

p44



que je sois destinée à ce comble de gloire :  
vous cherchez à vous divertir.  
-non, non, dit-il, je suis sincere.  
J' ay déjà pour moy vostre pere  
(le prince avoit eu soin de l' en faire avertir) ;  
daignez, bergere, y consentir :  
c' est là tout ce qui reste à faire.  
Mais, afin qu' entre nous une solide paix  
eternellement se maintienne,  
il faudroit me jurer que vous n' aurez jamais  
d' autre volonté que la mienne.  
-je le jure, dit-elle, et je vous le promets.  
Si j' avois épousé le moindre du village,  
j' obéirois, son joug me seroit doux :  
hélas ! Combien donc davantage  
si je viens à trouver en vous  
et mon seigneur et mon époux ! "  
ainsi le prince se declare,  
et, pendant que la cour applaudit à son choix,  
il porte la bergere à souffrir qu' on la pare  
des ornemens qu' on donne aux épouses des rois.  
Celles qu' à cet employ leur devoir interesse  
entrent dans la cabane, et là, diligemment  
mettent tout leur sçavoir et toute leur adresse  
à donner de la grace à chaque ajustement.

p45

Dans cette hutte où l' on se presse,  
les dames admirent sans cesse  
avec quel art la pauvreté  
s' y cache sous la propreté ;  
et cette rustique cabane,  
que couvre et rafraîchit un spacieux platane,  
leur semble un sejour enchanté.  
Enfin, de ce reduit sort pompeuse et brillante  
la bergere charmante :  
ce ne sont qu' applaudissemens  
sur sa beauté, sur ses habillemens ;  
mais, sous cette pompe étrangere,  
déjà plus d' une fois le prince a regretté  
des ornemens de la bergere  
l' innocente simplicité.  
Sur un grand char d' or et d' ivoire  
la bergere s' assied, pleine de majesté ;  
le prince y monte avec fierté,  
et ne trouve pas moins de gloire  
à se voir comme amant assis à son costé  
qu' à marcher en triomphe après une victoire.  
La cour les suit, et tous gardent le rang  
que leur donne leur charge ou l' éclat de leur sang.

La ville, dans les champs presque toute sortie,  
couvroit les plaines d'alentour,

p46

et, du choix du prince avertie,  
avec impatience attendoit son retour.  
Il paroist : on le joint. Parmi l' épaisse foule  
du peuple, qui se fend, le char à peine roule ;  
par les longs cris de joye à tout coup redoublez  
les chevaux émus et troublez  
se cabrent, trepignent, s' élancent,  
et reculent plus qu' ils n' avancent.  
Dans le temple on arrive enfin ;  
et là, par la chaîne éternelle  
d' une promesse solennelle,  
les deux époux unissent leur destin.  
Ensuite au palais ils se rendent,  
où mille plaisirs les attendent,  
où la danse, les jeux, les courses, les tournois,  
répandent l' allegresse en differens endroits.  
Sur le soir le blond hymenée  
de ses chastes douceurs couronna la journée.  
Le lendemain, les differens estats  
de toute la province  
accourent haranguer la princesse et le prince  
par la voix de leurs magistrats.  
De ses dames environnée,  
Griselidis, sans paroistre étonnée,  
en princesse les entendit,

p47

en princesse leur répondit.  
Elle fit toute chose avec tant de prudence  
qu' il sembla que le ciel eût versé ses thresors  
avec encor plus d' abondance  
sur son ame que sur son corps.  
Par son esprit, par ses vives lumieres,  
du grand monde aussi-tost elle prit les manieres ;  
et mesme dès le premier jour,  
des talens, de l' humeur des dames de sa cour,  
elle se fit si bien instruire  
que son bon sens, jamais embarrassé,  
eut moins de peine à les conduire  
que ses brebis du temps passé.  
Avant la fin de l' an, des fruits de l' hymenée  
le ciel benit leur couche fortunée.  
Ce ne fut pas un prince. On l' eust bien souhaité ;

mais la jeune princesse avoit tant de beauté  
que l' on ne songea plus qu' à conserver sa vie.  
Le pere, qui luy trouve un air doux et charmant,  
la venoit voir de moment en moment,  
et la mere, encor plus ravie,  
la regardoit incessamment.  
Elle voulut la nourrir elle-mesme.  
" ah ! Dit-elle, comment m' exempter de l' employ  
que ses cris demandent de moy,  
sans une ingratitude extreme ?

p48

Par un motif de nature ennemi,  
pourrois-je bien vouloir de mon enfant que j' aime  
n' estre la mere qu' à demi ? "  
soit que le prince eût l' ame un peu moins enflammée  
qu' aux premiers jours de son ardeur,  
soit que de sa maligne humeur  
la masse se fust rallumée  
et de son épaisse fumée  
eust obscurci ses sens et corrompu son coeur,  
dans tout ce que fait la princesse  
il s' imagine voir peu de sincerité ;  
sa trop grande vertu le blesse :  
c' est un piege qu' on tend à sa credulité ;  
son esprit, inquiet, et de trouble agité,  
croit tous les soupçons qu' il écoute,  
et prend plaisir à revoquer en doute  
l' excès de sa felicité.  
Pour guerir les chagrins dont son ame est atteinte,  
il la suit, il l' observe, il aime à la troubler  
par les ennuis de la contrainte,  
par les allarmes de la crainte,  
par tout ce qui peut demesler  
la verité d' avec la feinte :  
" c' est trop, dit-il, me laisser endormir.  
Si ses vertus sont veritables,  
les traitemens les plus insupportables

p49

ne feront que les affermir. "  
dans son palais il la tient resserrée,  
loin de tous les plaisirs qui naissent à la cour,  
et, dans sa chambre, où seule elle vit retirée,  
à peine il laisse entrer le jour.  
Persuadé que la parure  
et le superbe ajustement

du sexe que pour plaire a formé la nature  
est le plus doux enchantement.  
Il luy demande avec rudesse  
les perles, les rubis, les bagues, les bijoux,  
qu' il luy donna pour marque de tendresse,  
lorsque, de son amant, il devint son époux.  
Elle, dont la vie est sans tache,  
et qui n' a jamais eu d' attache  
qu' à s' acquitter de son devoir,  
les luy donne sans s' émouvoir,  
et mesme, le voyant se plaire à les reprendre,  
n' a pas moins de joye à les rendre  
qu' elle en eut à les recevoir.  
" pour m' éprouver mon époux me tourmente,  
dit-elle, et je voy bien qu' il ne me fait souffrir  
qu' afin de réveiller ma vertu languissante,  
qu' un doux et long repos pourroit faire perir.  
S' il n' a pas ce dessein, du moins suis-je assurée

p50

que telle est du seigneur la conduite sur moy,  
et que de tant de maux l' ennuyeuse durée  
n' est que pour exercer ma constance et ma foy.  
Pendant que tant de malheureuses  
errent, au gré de leurs desirs,  
par mille routes dangereuses,  
après de faux et vains plaisirs ;  
pendant que le seigneur dans sa lente justice,  
les laisse aller au bord du precipice,  
sans prendre part à leur danger,  
par un pur mouvement de sa bonté suprême,  
il me choisit comme un enfant qu' il aime,  
et s' applique à me corriger.  
" aimons donc sa rigueur utilement cruelle :  
on n' est heureux qu' autant qu' on a souffert.  
Aimons sa bonté paternelle,  
et la main dont elle se sert. "  
le prince a beau la voir obéir sans contrainte  
à tous ses ordres absolus :  
" je voy le fondement de cette vertu feinte,  
dit-il, et ce qui rend tous mes coups superflus,  
c' est qu' ils n' ont porté leur atteinte  
qu' à des endroits où son amour n' est plus.  
" dans son enfant, dans la jeune princesse,  
elle a mis toute sa tendresse.

p51

à l' éprouver si je veux réussir,  
c' est là qu' il faut que je m' adresse,  
c' est là que je puis m' éclaircir. "  
elle venoit de donner la mamelle  
au tendre objet de son amour ardent,  
qui, couché sur son sein, se jouïoit avec elle,  
et rioit en la regardant :  
" je voy que vous l' aimez, luy dit-il ; cependant  
il faut que je vous l' oste, en cet âge encor tendre,  
pour luy former les moeurs et pour la preserver  
de certains mauvais airs qu' avec vous l' on peut prendre.  
Mon heureux sort m' a fait trouver  
une dame d' esprit qui sçaura l' élever  
dans toutes les vertus et dans la politesse  
que doit avoir une princesse.  
Disposez-vous à la quitter :  
on va venir pour l' emporter. "  
il la laisse à ces mots, n' ayant pas le courage  
ni les yeux assez inhumains  
pour voir arracher de ses mains  
de leur amour l' unique gage.  
Elle de mille pleurs se baigne le visage,  
et, dans un morne accablement,  
attend de son malheur le funeste moment.  
Dés que d' une action si triste et si cruelle

p52

le ministre odieux à ses yeux se montra :  
" il faut obéir " , luy dit-elle ;  
puis, prenant son enfant, qu' elle considera,  
qu' elle baisa d' une ardeur maternelle,  
qui de ses petits bras tendrement la serra,  
toute en pleurs, elle le livra.  
Ah ! Que sa douleur fut amere !  
Arracher l' enfant ou le coeur  
du sein d' une si tendre mere,  
c' est la mesme douleur.  
Prés de la ville étoit un monastere,  
fameux par son antiquité,  
où des vierges vivoient dans une regle austere,  
sous les yeux d' une abbesse illustre en pieté.  
Ce fut là que, dans le silence  
et sans déclarer sa naissance,  
on déposa l' enfant, et des bagues de prix,  
sous l' espoir d' une recompense  
digne des soins que l' on en auroit pris.  
Le prince, qui tâchoit d' éloigner par la chasse  
le vif remords qui l' embarrasse  
sur l' excès de sa cruauté,  
craignoit de revoir la princesse,  
comme on craint de revoir une fiere tygresse

à qui son faon vient d' être osté.  
Cependant il en fut traité

p53

avec douceur, avec caresse,  
et mesme avec cette tendresse  
qu' elle eut aux plus beaux jours de sa prospérité.  
Par cette complaisance et si grande et si prompte,  
il fut touché de regret et de honte ;  
mais son chagrin demeura le plus fort :  
ainsi, deux jours après, avec des larmes feintes,  
pour luy porter encor de plus vives atteintes,  
il luy vint dire que la mort  
de leur aimable enfant avoit fini le sort.  
Ce coup inopiné mortellement la blesse :  
cependant, malgré sa tristesse,  
ayant vû son epoux qui changeoit de couleur,  
elle parut oublier son malheur,  
et n' avoir mesme de tendresse  
que pour le consoler de sa fausse douleur.  
Cette bonté, cette ardeur sans égale  
d' amitié conjugale,  
du prince tout à coup desarmant la rigueur,  
le touche, le penetre et luy change le coeur,  
jusques-là qu' il luy prend envie  
de declarer que leur enfant  
jouit encore de la vie ;  
mais sa bile s' élève, et, fiere, luy defend  
de rien découvrir du mystere

p54

qu' il peut estre utile de taire.  
Dés ce bien-heureux jour, telle des deux époux  
fut la mutuelle tendresse  
qu' elle n' est point plus vive aux momens les plus doux  
entre l' amant et la maistresse.  
Quinze fois le soleil, pour former les saisons,  
habita tour à tour dans ses douze maisons,  
sans rien voir qui les desunisse.  
Que si, quelquefois, par caprice,  
il prend plaisir à la fâcher,  
c' est seulement pour empescher  
que l' amour ne se ralentisse :  
tel que le forgeron qui, pressant son labeur,  
répand un peu d' eau sur la braise  
de sa languissante fournaise  
pour en redoubler la chaleur.

Cependant la jeune princesse  
croissoit en esprit, en sagesse.  
à la douceur, à la naïveté,  
qu' elle tenoit de son aimable mere,  
elle joignit de son illustre pere  
l' agreable et noble fierté.  
L' amas de ce qui plaist dans chaque caractere  
fit une parfaite beauté.

p55

Par tout comme un astre elle brille ;  
et, par hazard, un seigneur de la cour,  
jeune, bien fait, et plus beau que le jour,  
l' ayant vû paroistre à la grille,  
conceut pour elle un violent amour.  
Par l' instinct qu' au beau sexe a donné la nature,  
et que toutes les beautez ont,  
de voir l' invisible blessure  
que font leurs yeux, au moment qu' ils la font,  
la princesse fut informée  
qu' elle estoit tendrement aimée.  
Après avoir quelque temps resisté,  
comme on le doit avant que de se rendre,  
d' un amour également tendre  
elle l' aima de son costé.  
Dans cet amant rien n' estoit à reprendre :  
il estoit beau, vaillant, né d' illustres ayeux,  
et dés long-temps, pour en faire son gendre,  
sur luy le prince avoit jetté les yeux.  
Ainsi donc avec joye il apprit la nouvelle  
de l' ardeur tendre et mutuelle  
dont brûloient ces jeunes amans ;  
mais il luy prit une bizarre envie  
de leur faire acheter par de cruels tourmens  
le plus grand bonheur de leur vie.  
" je me pliray, dit-il, à les rendre contens ;

p56

mais il faut que l' inquietude,  
par tout ce qu' elle a de plus rude,  
rende encor leurs feux plus constans.  
De mon épouse, en mesme temps,  
j' exerceray la patience,  
non point, comme jusqu' à ce jour,  
pour rassûrer ma folle defiance  
(je ne dois plus douter de son amour),  
mais pour faire éclater aux yeux de tout le monde

sa bonté, sa douceur, sa sagesse profonde,  
afin que de ces dons si grands, si précieux,  
la terre, se voyant parée,  
en soit de respect pénétrée,  
et, par reconnaissance, en rende grâce aux cieux. "  
il déclare en public que, manquant de lignée  
en qui l' état un jour retrouve son seigneur,  
que, la fille qu' il eust de son fol hymenée  
estant morte aussi-tost que née,  
il doit ailleurs chercher plus de bonheur ;  
que l' épouse qu' il prend est d' illustre naissance,  
qu' en un couvent on l' a jusqu' à ce jour  
fait élever dans l' innocence,  
et qu' il va par l' hymen couronner son amour.  
On peut juger à quel point fut cruelle  
aux deux jeunes amans cette affreuse nouvelle.  
Ensuite, sans marquer ny chagrin ny douleur,

p59

il avertit son épouse fidelle  
qu' il faut qu' il se separe d' elle  
pour éviter un extreme malheur ;  
que le peuple, indigné de sa basse naissance,  
le force à prendre ailleurs une digne alliance.  
" il faut, dit-il, vous retirer  
sous votre toit de chaume et de fougere,  
après avoir repris vos habitz de bergere,  
que je vous ay fait preparer. "  
avec une tranquille et muette constance  
la princesse entendit prononcer sa sentence.  
Sous les dehors d' un visage serain  
elle dévorait son chagrin,  
et, sans que la douleur diminuast ses charmes,  
de ses beaux yeux tomboient de grosses larmes,  
ainsi que quelquefois, au retour du printemps,  
il fait soleil et pleut en mesme temps.  
" vous estes mon époux, mon seigneur et mon maistre,  
dit-elle en soupirant, preste à s' évanouïr,  
et, quelque affreux que soit ce que je viens d' ouïr,  
je sçauray vous faire connoistre  
que rien ne m' est si cher que de vous obeïr. "  
dans sa chambre aussi-tost seule elle se retire,  
et là, se dépouillant de ses riches habits,

p60

elle reprend, paisible et sans rien dire,  
pendant que son coeur en soupire,



ceux qu' elle avoit en gardant ses brebis.  
En cet humble et simple équipage,  
elle aborde le prince et lui tient ce langage :  
" je ne puis m' éloigner de vous  
sans le pardon d' avoir sçu vous déplaire.  
Je puis souffrir le poids de ma misere,  
mais je ne puis, seigneur, souffrir votre courroux.  
Accordez cette grace à mon regret sincere,  
et je vivray contente en mon triste sejour,  
sans que jamais le temps altere  
ny mon humble respect, ny mon fidele amour. "  
tant de soumission et de grandeur d' ame,  
sous un si vil habillement,  
qui dans le coeur du prince, en ce mesme moment,  
réveilla tous les traits de sa premiere flâme,  
alloient casser l' arrest de son bannissement.  
Emû par de si puissans charmes,  
et prest à répandre des larmes,  
il commençoit à s' avancer  
pour l' embrasser,  
quand tout à coup l' imperieuse gloire  
d' estre ferme en son sentiment  
sur son amour remporta la victoire,  
et le fit en ces mots répondre durement :

p61

" de tout le temps passé j' ay perdu la mémoire ;  
je suis content de vostre repentir.  
Allez, il est temps de partir. "  
elle part aussi tost, et, regardant son pere,  
qu' on avoit revestu de son rustique habit,  
et qui, le coeur percé d' une douleur amere,  
pleuroit un changement si prompt et si subit :  
" retournons, lui dit-elle, en nos sombres bocages,  
retournons habiter nos demeures sauvages,  
et quittons sans regret la pompe des palais.  
Nos cabanes n' ont pas tant de magnificence,  
mais on y trouve, avec plus d' innocence,  
un plus ferme repos, une plus douce paix. "  
dans son desert à grand peine arrivée,  
elle reprend et quenouille et fuseaux,  
et va filer au bord des mesmes eaux  
où le prince l' avoit trouvée.  
Là son coeur, tranquille et sans fiel,  
cent fois le jour demande au ciel  
qu' il comble son epoux de gloire, de richesses,  
et qu' à tous ses desirs il ne refuse rien.  
Un amour nourri de caresses  
n' est pas plus ardent que le sien.  
Ce cher époux qu' elle regrette,  
voulant encore l' éprouver,

luy fait dire dans sa retraite  
qu' elle ait à le venir trouver.  
" Griselidis, dit-il dès qu' elle se presente,  
il faut que la princesse à qui je dois demain  
dans le temple donner la main  
de vous et de moy soit contente.  
Je vous demande icy tous vos soins, et je veux  
que vous m' aidiez à plaire à l' objet de mes vœux.  
Vous sçavez de quel air il faut que l' on me serve :  
point d' épargne, point de reserve ;  
que tout sente le prince, et le prince amoureux.  
" employez toute vostre adresse  
à parer son appartement :  
que l' abondance, la richesse,  
la propreté, la politesse,  
s' y fasse voir également ;  
enfin, songez incessamment  
que c' est une jeune princesse  
que j' aime tendrement.  
" pour vous faire entrer davantage  
dans les soins de vostre devoir,  
je veux icy vous faire voir  
celle qu' à bien servir mon ordre vous engage. "  
telle qu' aux portes du levant

se montre la naissante aurore,  
telle parut en arrivant  
la princesse, plus belle encore.  
Griselidis, à son abord,  
dans le fond de son coeur sentit un doux transport  
de la tendresse maternelle ;  
du temps passé, de ses jours bienheureux,  
le souvenir en son coeur se rappelle :  
" hélas ! Ma fille, en soy-mesme dit-elle,  
si le ciel favorable eust écouté mes vœux,  
seroit presque aussi grande, et peut-estre aussi belle ! "  
pour la jeune princesse, en ce mesme moment,  
elle prit un amour si vif, si vehement,  
qu' aussi-tost qu' elle fut absente,  
en cette sorte au prince elle parla,  
suivant, sans le sçavoir, l' instinct, qui s' en mêla :  
" souffrez, seigneur, que je vous represente  
que cette princesse charmante,  
dont vous allez estre l' epoux,  
dans l' aise, dans l' éclat, dans la pourpre nourrie,  
ne pourra supporter, sans en perdre la vie,  
les mesmes traitements que j' ay reçûs de vous.

Le besoin, ma naissance obscure,  
m'avoient endurcie aux travaux,  
et je pouvois souffrir toutes sortes de maux  
sans peine et mesme sans murmure ;

p64

mais elle, qui jamais n'a connu la douleur,  
elle mourra dès la moindre rigueur,  
dès la moindre parole un peu sèche, un peu dure.  
Hélas, seigneur, je vous conjure,  
de la traiter avec douceur.  
-songez, luy dit le prince avec un ton severe,  
à me servir selon vostre pouvoir.  
Il ne faut pas qu'une simple bergere  
fasse des leçons et s'ingere  
de m'avertir de mon devoir. "  
Griselidis, à ces mots, sans rien dire,  
baisse les yeux et se retire.  
Cependant, pour l'hymen les seigneurs invitez  
arriverent de tous costez.  
Dans une magnifique salle  
où le prince les assembla,  
avant que d'allumer la torche nuptiale,  
en cette sorte il leur parla :  
" rien au monde, après l'esperance,  
n'est plus trompeur que l'apparence ;  
icy l'on en peut voir un exemple éclatant.  
Qui ne croiroit que ma jeune maistresse,  
que l'hymen va rendre princesse,  
ne soit heureuse et n'ait le coeur content ?  
Il n'en est rien pourtant.

p65

" qui pourroit s'empescher de croire  
que ce jeune guerrier, amoureux de la gloire,  
n'aime à voir cet hymen, luy qui, dans les tournois,  
va sur tous ses rivaux remporter la victoire ?  
Cela n'est pas vray toutefois.  
" qui ne croiroit encor qu'en sa juste colere,  
Griselidis ne pleure et ne se desespere ?  
Elle ne se plaint point, elle consent à tout,  
et rien n'a pû pousser sa patience à bout.  
" qui ne croiroit enfin que de ma destinée  
rien ne peut égaler la course fortunée,  
en voyant les appas de l'objet de mes vœux ?  
" cependant, si l'hymen me lioit de ses noeuds,  
j'en concevrois une douleur profonde,

et de tous les princes du monde  
je serois le plus malheureux.  
" l' énigme vous paroist difficile à comprendre :  
deux mots vont vous la faire entendre,  
et ces deux mots feront évanouïr  
tous les malheurs que vous venez d' ouïr.  
" sçachez, poursuivit-il, que l' aimable personne  
que vous croyez m' avoir blessé le coeur  
est ma fille, et que je la donne  
pour femme à ce jeune seigneur,

qui l' aime d' un amour extrême,  
et dont il est aimé de mesme.  
" sçachez encor que, touché vivement  
de la patience et du zele  
de l' épouse sage et fidelle  
que j' ay chassée indignement,  
je la reprens, afin que je repare,  
par tout ce que l' amour peut avoir de plus doux,  
le traitement dur et barbare  
qu' elle a reçû de mon esprit jaloux.  
" plus grande sera mon estude  
à prevenir tous ses desirs  
qu' elle ne fut, dans mon inquiétude,  
à l' accabler de déplaisirs ;  
et, si dans tous les temps doit vivre la memoire  
des ennuis dont son coeur ne fut point abattu,  
je veux que plus encore on parle de la gloire  
dont j' auray couronné sa suprême vertu. "  
comme quand un épais nuage  
a le jour obscurci,  
et que le ciel, de toutes parts noirci,  
menace d' un affreux orage ;  
si, de ce voile obscur, par les vents écarté,  
un brillant rayon de clarté  
se répand sur le paysage,

p67

tout rit et reprend sa beauté,  
telle dans tous les yeux, où régnoit la tristesse,  
eclate tout à coup une vive allegresse.  
Par ce prompt éclaircissement,  
la jeune princesse, ravie  
d' apprendre que du prince elle a reçû la vie,  
se jette à ses genoux, qu' elle embrasse ardemment.  
Son pere, qu' attendrit une fille si chere,  
la releve, la baise, et la mene à sa mere,  
à qui trop de plaisir, en un mesme moment,  
ostoit presque tout sentiment.

Son coeur, qui, tant de fois en proye  
aux plus cuisans traits du malheur,  
supporta si bien la douleur,  
succombe au doux poids de la joye.  
à peine de ses bras pouvoit-elle serrer  
l' aimable enfant que le ciel lui renvoye :  
elle ne pouvoit que pleurer.  
" assez, dans d' autres temps, vous pourrez satisfaire,  
luy dit le prince, aux tendresses du sang ;  
reprenez les habits qu' exige vostre rang,  
nous avons des nopces à faire. "  
au temple on conduisit les deux jeunes amans,  
où la mutuelle promesse  
de se cherir avec tendresse

p68

affermit pour jamais leurs doux engagements.  
Ce ne sont que plaisirs, que tournois magnifiques,  
que jeux, que danses, que musiques,  
et que festins délicieux,  
où sur Griselidis se tournent tous les yeux ;  
où sa patience éprouvée  
jusques au ciel est élevée  
par mille éloges glorieux.  
Des peuples réjouïs la complaisance est telle  
pour leur prince capricieux  
qu' ils vont jusqu' à louër son épreuve cruelle,  
à qui d' une vertu si belle,  
si seante au beau sexe, et si rare en tous lieux,  
on doit un si parfait modelle.

A MONSIEUR EN LUI ENVOYANT GRISE

p69

Si je m' estois rendu à tous les differens avis qui m' ont est  
donnés sur l' ouvrage que je vous envoye, il n' y seroit rien  
demeuré que le conte tout sec et tout uni ; et, en ce cas, j  
mieux fait de n' y pas toucher, et de le laisser dans son pap  
bleu, où il est depuis tant d' années. Je le lûs d' abord à de  
mes amis. " pourquoy, dit l' un, s' étendre si fort sur le cara  
de vostre heros ? Qu' a-t-on à faire de sçavoir ce qu' il fais  
matin dans son conseil, et moins encore à quoy il se diverti  
l' apresdînée ? Tout cela est bon à retrancher. -ostez-moy,  
vous prie, dit l' autre, la réponse enjouée qu' il fait aux de  
de son peuple, qui le pressent de se marier : elle ne convie

point à un prince grave et sérieux. Vous voulez bien encore, poursuivit-il, que je vous conseille de supprimer la longue crip-tion de vostre chasse ? Qu'importe tout cela au fond de votre histoire ? Croyez-moy, ce sont de vains et ambitieux o-mens, qui appauvrissent vostre poëme au lieu de l' enrichir. En est de mesme, ajoûta-t-il, des preparatifs qu' on fait pou le mariage du prince : tout cela est oiseux et inutile. Pour dames, qui rabaissent leurs coëffures, qui couvrent leurs go et qui allongent leurs manches, froide plaisanterie, aussi-b

p70

que celle de l' orateur qui s' applaudit de son éloquence. -j demande encore, reprit celui qui avoit parlé le premier, que vous ostiez les reflexions chrestiennes de Griselidis, qui c' est Dieu qui veut l' éprouver : c' est un sermon hors de sa je ne sçau-rois encore souffrir les inhumanitez de vostre pri elles me mettent en colere ; je les supprimerois. Il est vra sont de l' histoire ; mais il n' importe. J' osterois encore l' du jeune seigneur qui n' est là que pour épouser la jeune pri cesse : cela allonge trop vostre conte. -mais, luy dis-je, conte finiroit mal sans cela. -je ne sçau-rois que vous dire répondit-il ; je ne laisserois pas que de l' oster. " à quelques jours de là, je fis la mesme lecture à deux autre de mes amis, qui ne me dirent pas un seul mot sur les endroi dont je viens de parler, mais qui en reprirent quantité d' au " bien loin de me plaindre de la rigueur de vostre critique, dis-je, je me plains de ce qu' elle n' est pas assez severe : m' avez passé une infinité d' endroits que l' on trouve très di de censure. -comme quoy ? Dirent-ils. -on trouve, leur dis-je, que le caractere du prince est trop estendu, et qu' o que faire de sçavoir ce qu' il faisoit le matin, et encore mo l' apresdînée. -on se mocque de vous, dirent-ils tous deux ensemble, quand on vous fait de semblables critiques. -on blâme, poursuivis-je, la réponse que fait le prince à ceux q pressent de se marier, comme trop enjouée et indigne d' un prince grave et sérieux. -bon ! Reprit l' un d' eux ; et où e l' inconvenient qu' un jeune prince d' Italie, païs où l' on es tumé à voir les hommes les plus graves et les plus élevez en dignité dire des plaisanteries, et qui d' ailleurs fait profe mal parler et des femmes et du mariage, matieres si sujettes raillerie, se soit un peu réjouï sur cet article ? Quoy qu' i soit, je vous demande grace pour cet endroit, comme pour cel de l' orateur qui croyoit avoir converti le prince, et pour l' rabaissement des coëffures, car ceux qui n' ont pas aimé la

p71

réponse enjouée du prince ont bien la mine d' avoir fait main

basse sur ces deux endroits-là. -vous l'avez deviné, lui di  
mais, d'un autre costé, ceux qui n'aiment que les choses pla  
santes n'ont pû souffrir les reflexions chrestiennes de la p  
cesse, qui dit que c'est Dieu qui la veut éprouver : ils Pr  
dent que c'est un sermon hors de propos. -hors de propos ?  
Reprit l'autre : non-seulement ces reflexions conviennent au  
mais elles y sont absolument necessaires. Vous aviez besoin  
rendre croyable la patience de vostre héroïne ; et quel autr  
moyen aviez-vous que de luy faire regarder les mauvais trait  
mens de son époux comme venans de la main de Dieu ? Sans  
cela, on la prendroit pour la plus stupide de toutes les fem  
ce qui ne feroit pas assurément un bon effet. -on blâme enc  
leur dis-je, l'épisode du seigneur qui épouse la jeune princ  
-on a tort, reprit-il ; comme votre ouvrage est un véritabl  
poème, quoyque vous luy donniez le titre de *nouvelle*, il  
qu'il n'y ait rien à desirer quand il finit. Cependant si la  
princesse s'en retournoit dans son couvent sans estre mariée  
après s'y estre attenduë, elle ne seroit point contente, ny  
qui liroient la nouvelle. "

ensuite de cette conference, j'ay pris le parti de laisser m  
ouvrage tel à peu près qu'il a esté lû dans l'académie. En u  
mot, j'ay eu soin de corriger les choses qu'on m'a fait voir  
mauvaises en elles-mêmes ; mais, à l'égard de celles que j'  
trouvé n'avoir pas d'autre défaut que de n'estre pas au gous  
de quelques personnes, peut-estre un peu trop delicates, j'a  
n'y devoir pas toucher.

Est-ce une raison décisive  
d'oster un bon mets d'un repas  
parce qu'il s'y trouve un convive  
qui, par malheur, ne l'aime pas ?  
Il faut que tout le monde vive,

p72

et que les mets, pour plaire à tous,  
soient differens comme les gousts.  
Quoy qu'il en soit, j'ay crû devoir m'en remettre au public,  
qui juge toujours bien. J'apprendray de luy ce que j'en dois  
croire, et je suivray exactement tous ses avis, s'il m'arriv  
de faire une seconde édition de cet ouvrage.

PEAU D'ASNE CONTE

p75

à madame la marquise de L.  
Il est des gens de qui l'esprit guindé,

sous un front jamais deridé,  
ne souffre, n' approuve et n' estime  
que le pompeux et le sublime ;  
pour moy, j' ose poser en fait  
qu' en de certains moments l' esprit le plus parfait  
peut aimer, sans rougir, jusqu' aux marionnettes,  
et qu' il est des temps et des lieux  
où le grave et le serieux  
ne valent pas d' agreables sornettes.  
Pourquoy faut-il s' émerveiller  
que la raison la mieux sensée,  
lasse souvent de trop veiller,  
par des contes d' ogre et de fée  
ingenieusement bercée,  
prenne plaisir à sommeiller ?  
Sans craindre donc qu' on me condamne  
de mal employer mon loisir,  
je vais, pour contenter votre juste desir,  
vous conter tout au long l' histoire de Peau D' Asne.

p77

Il estoit une fois un roy,  
le plus grand qui fust sur la terre,  
aimable en paix, terrible en guerre,  
seul enfin comparable à soy :  
ses voisins le craignoient, ses estats estoient calmes.  
Et l' on voyoit de toutes parts  
fleurir à l' ombre de ses palmes  
et les vertus et les beaux arts.  
Son aimable moitié, sa compagne fidelle,  
estoit si charmante et si belle,  
avoit l' esprit si commode et si doux,  
qu' il estoit encor avec elle  
moins heureux roy qu' heureux espoux.  
De leur tendre et chaste hymenée,  
plein de douceur et d' agrement,

p78

avec tant de vertus une fille estoit née  
qu' ils se consoloient aisément  
de n' avoir pas de plus ample lignée.  
Dans son vaste et riche palais,  
ce n' estoit que magnificence ;  
par tout y fourmilloit une vive abondance  
de courtisans et de valets ;  
il avoit dans son escurie  
grands et petits chevaux de toutes les façons,



couverts de beaux caparaçons,  
roides d' or et de broderie ;  
mais ce qui surprenoit tout le monde en entrant,  
c' est qu' au lieu le plus apparent,  
un maistre asne estalloit ses deux grandes oreilles.  
Cette injustice vous surprend ;  
mais, lorsque vous sçauvez ses vertus nompareilles,  
vous ne trouverez pas que l' honneur fust trop grand :  
tel et si net le forma la nature  
qu' il ne faisoit jamais d' ordure,  
mais bien beaux escus au soleil,  
et louïs de toute maniere,  
qu' on alloit recueillir sur la blonde litiere,  
tous les matins, à son reveil.  
Or le ciel, qui par fois se lasse  
de rendre les hommes contents,  
qui toûjours à ses biens mesle quelque disgrâce,

p79

ainsi que la pluye au beau temps,  
permet qu' une aspre maladie  
tout à coup de la reyne attaquist les beaux jours.  
Par tout on cherche du secours ;  
mais ni la faculté, qui le grec étudie,  
ni les charlatans ayant cours,  
ne purent tous ensemble arrester l' incendie  
que la fièvre allumoit en s' augmentant toûjours.  
Arrivée à sa dernière heure,  
elle dit au roy son espoux :  
" trouvez bon qu' avant que je meure,  
j' exige une chose de vous :  
c' est que, s' il vous prenoit envie  
de vous remarier quand je n' y seray plus...  
-ha ! Dit le roy, ces soins sont superflus,  
je n' y songeray de ma vie,  
soyez en repos là-dessus.  
-je le croy bien, reprit la reyne,  
si j' en prens à témoin vostre amour vehement ;  
mais, pour m' en rendre plus certaine,  
je veux avoir vostre serment,  
adouci toutefois par ce temperament  
que, si vous rencontrez une femme plus belle,  
mieux faite et plus sage que moy,  
vous pourrez franchement lui donner vostre foy  
et vous marier avec elle. "  
sa confiance en ses attraits

p80

luy faisait regarder une telle promesse  
comme un serment, surpris avec adresse,  
de ne se marier jamais.  
Le prince jura donc, les yeux baignez de larmes  
tout ce que la reyne voulut.  
La reyne entre ses bras mourut,  
et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.  
à l' ouïr sanglotter et les nuits et les jours,  
on jugea que son deuil ne lui dureroit guere,  
et qu' il pleuroit ses défuntes amours  
comme un homme pressé qui veut sortir d' affaire.  
On ne se trompa point. Au bout de quelques mois,  
il voulut proceder à faire un nouveau choix ;  
mais ce n' estoit pas chose aisée ;  
il falloit garder son serment,  
et que la nouvelle espousée  
eust plus d' attraits et d' agrement  
que celle qu' on venoit de mettre au monument.  
Ni la cour, en beautez fertile,  
ni la campagne, ni la ville,  
ni les royaumes d' alentour,  
dont on alla faire le tour,  
n' en peurent fournir une telle ;  
l' infante seule estoit plus belle,  
et possedoit certains tendres appas  
que la défunte n' avoit pas.

p81

Le roy le remarqua luy-mesme,  
et, bruslant d' un amour extrême,  
alla follement s' aviser  
que par cette raison il devoit l' espouser.  
Il trouva mesme un casuiste  
qui jugea que le cas se pouvoit proposer.  
Mais la jeune princesse, triste  
d' ouïr parler d' un tel amour,  
se lamentoit et pleuroit nuit et jour.  
De mille chagrins l' ame pleine,  
elle alla trouver sa maraine,  
loin, dans une grotte à l' écart,  
de nacre et de corail richement étoffée ;  
c' estoit une admirable fée,  
qui n' eut jamais de pareille en son art.  
Il n' est pas besoin qu' on vous die  
ce qu' estoit une fée en ces bienheureux temps,  
car je suis seur que vostre mie  
vous l' aura dit dès vos plus jeunes ans.  
" je sçay, dit-elle en voyant la princesse,  
ce qui vous fait venir icy ;  
je sçay de vostre coeur la profonde tristesse,

mais avec moy n' ayez plus de soucy.  
Il n' est rien qui vous puisse nuire,  
pourvû qu' à mes conseils vous vous laissiez conduire ;  
vostre pere, il est vray, voudroit vous espouser :

p82

escouter sa folle demande  
seroit une faute bien grande ;  
mais, sans le contredire, on le peut refuser.  
Dites-luy qu' il faut qu' il vous donne,  
pour rendre vos desirs contents,  
avant qu' à son amour vostre coeur s' abandonne,  
une robe qui soit de la couleur du temps.  
Malgré tout son pouvoir et toute sa richesse,  
quoyque le ciel en tout favorise ses voeux,  
il ne pourra jamais accomplir sa promesse. "  
aussi-tost la jeune princesse  
l' alla dire en tremblant à son pere amoureux,  
qui dans le moment fit entendre  
aux tailleurs les plus importants  
que, s' ils ne luy faisoient, sans trop le faire attendre,  
une robe qui fust de la couleur du temps,  
ils pouvoient s' assurer qu' il les feroit tous pendre.  
Le second jour ne luisoit pas encor,  
qu' on apporta la robe désirée :  
le plus beau bleu de l' empirée  
n' est pas, lorsqu' il est ceint de gros nuages d' or,  
d' une couleur plus azurée.  
De joye et de douleur l' infante penetrée  
ne sçait que dire, ni comment  
se dérober à son engagement.  
" princesse, demandez-en une,  
lui dit sa maraine tout bas,

p83

qui, plus brillante et moins commune,  
soit de la couleur de la lune :  
il ne vous la donnera pas. "  
à peine la princesse en eut fait la demande,  
que le roy dit à son brodeur :  
" que l' astre de la nuit n' ait pas plus de splendeur,  
et que dans quatre jours, sans faute, on me la rende. "  
le riche habillement fut fait au jour marqué,  
tel que le roy s' en estoit expliqué.  
Dans les cieux où la nuit a déployé ses voiles,  
la lune est moins pompeuse en sa robe d' argent,  
lors mesme qu' au milieu de son cours diligent

sa plus vive clarté fait paslir les étoiles.  
La princesse, admirant ce merveilleux habit,  
estoit à consentir presque délibérée ;  
mais, par sa maraine inspirée,  
au prince amoureux elle dit :  
" je ne sçaurois estre contente  
que je n' aye une robe encore plus brillante  
et de la couleur du soleil. "  
le prince, qui l' aimoit d' un amour sans pareil,  
fit venir aussi-tost un riche lapidaire,  
et luy commanda de la faire  
d' un superbe tissu d' or et de diamans,  
disant que, s' il manquoit à le bien satisfaire,  
il le feroit mourir au milieu des tourmens.  
Le prince fut exempt de s' en donner la peine,

p84

car l' ouvrier industrieux,  
avant la fin de la semaine,  
fit apporter l' ouvrage précieux,  
si beau, si vif, si radieux,  
que le blond amant de Climene,  
lorsque sur la voute des cieux  
dans son char d' or il se promene,  
d' un plus brillant éclat n' éblouït pas les yeux.  
L' infante, que ces dons achevent de confondre,  
à son pere, à son roy, ne sçait plus que répondre.  
Sa maraine aussi-tost la prenant par la main :  
" il ne faut pas, luy dit-elle à l' oreille,  
demeurer en si beau chemin.  
Est-ce une si grande merveille  
que tous ces dons que vous en recevez,  
tant qu' il aura l' asne que vous sçavez,  
qui d' écus d' or sans cesse emplit sa bourse ?  
Demandez-luy la peau de ce rare animal :  
comme il est toute sa ressource,  
vous ne l' obtiendrez pas, ou je raisonne mal. "  
cette fée estoit bien sçavante,  
et cependant elle ignoroit encor  
que l' amour violent, pourvû qu' on le contente,  
compte pour rien l' argent et l' or.  
La peau fut galamment aussi-tost accordée  
que l' infante l' eut demandée.

p85

Cette peau, quand on l' apporta,  
terriblement l' épouventa,

et la fit de son sort amèrement se plaindre.  
Sa maraine survint et luy representa  
que, quand on fait le bien, on ne doit jamais craindre ;  
qu' il faut laisser penser au roy  
qu' elle est tout à fait disposée  
à subir avec luy la conjugale loy ;  
mais qu' au mesme moment, seule et bien deguisée,  
il faut qu' elle s' en aille en quelque estat lointain,  
pour éviter un mal si proche et si certain.  
" voici, poursuivit-elle, une grande cassette  
où nous mettrons tous vos habits,  
vostre miroir, vostre toilette,  
vos diamans et vos rubis.  
Je vous donne encor ma baguette :  
en la tenant en vostre main,  
la cassette suivra vostre mesme chemin,  
toujours sous la terre cachée ;  
et, lorsque vous voudrez l' ouvrir,  
à peine mon baston la terre aura touchée  
qu' aussi-tost à vos yeux elle viendra s' offrir.  
Pour vous rendre méconnoissable  
la dépouille de l' asne est un masque admirable :  
cachez-vous bien dans cette peau.  
On ne croira jamais, tant elle est effroyable,

p86

qu' elle renferme rien de beau. "  
la princesse, ainsi travestie,  
de chez la sage fée à peine fut sortie,  
pendant la fraischeur du matin,  
que le prince, qui pour la feste  
de son heureux hymen s' appreste,  
apprend, tout effrayé, son funeste destin.  
Il n' est point de maison, de chemin, d' avenue,  
qu' on ne parcoure promptement ;  
mais on s' agite vainement,  
on ne peut deviner ce qu' elle est devenuë.  
Par tout se répandit un triste et noir chagrin ;  
plus de nopces, plus de festin,  
plus de tarte, plus de dragées :  
les dames de la cour, toutes decouragées,  
n' en disnerent point la pluspart ;  
mais du curé, sur tout, la tristesse fut grande,  
car il en déjeuna fort tard  
et, qui pis est, n' eut point d' offrande.  
L' infante cependant poursuivoit son chemin,  
le visage couvert d' une vilaine crasse ;  
à tous passans elle tendoit la main,  
et taschoit, pour servir, de trouver une place ;  
mais les moins delicats et les plus malheureux,  
la voyant si maussade et si pleine d' ordure,

ne vouloient écouter ny retirer chez eux  
 une si sâlle creature.  
 Elle alla donc bien loin, bien loin, encor plus loin ;  
 enfin elle arriva dans une metairie  
 où la fermiere avoit besoin  
 d' une souillon, dont l' industrie  
 allast jusqu' à sçavoir bien laver des torchons  
 et nettoyer l' auge aux cochons.  
 On la mit dans un coin, au fond de la cuisine,  
 où les valets, insolente vermine,  
 ne faisoient que la tirailler,  
 la contredire et la railler :  
 ils ne sçavoient quelle piece lui faire,  
 la harcelant à tout propos ;  
 elle estoit la butte ordinaire  
 de tous leurs quolibets et de tous leurs bons mots.  
 Elle avoit le dimanche un peu plus de repos,  
 car, ayant du matin fait sa petite affaire,  
 elle entroit dans sa chambre et, tenant son huis clos,  
 elle se decrassoit, puis ouvroit sa cassette,  
 mettoit proprement sa toilette,  
 rangeoit dessus ses petits pots.  
 Devant son grand miroir, contente et satisfaite,  
 de la lune tantost la robe elle mettoit,  
 tantost celle où le feu du soleil éclatoit,

tantost la belle robe bleuë  
 que tout l' azur des cieux ne sçauroit égaler,  
 avec ce chagrin seul que leur traînante queue  
 sur le plancher trop court ne pouvoit s' étaler.  
 Elle aimoit à se voir jeune, vermeille et blanche  
 et plus brave cent fois que nulle autre n' estoit.  
 Ce doux plaisir la sustentoit  
 et la menoit jusqu' à l' autre dimanche.  
 J' oublois à dire en passant  
 qu' en cette grande metairie,  
 d' un roi magnifique et puissant  
 se faisoit la menagerie ;  
 que là, poules de barbarie,  
 rales, pintades, cormorans,  
 oisons musquez, cannes petieres,  
 et mille autres oiseaux de bijarres manieres,  
 entre eux presque tous differents,  
 remplissoient à l' envi dix cours toutes entieres.  
 Le fils du roy dans ce charmant sejour  
 venoit souvent, au retour de la chasse,  
 se reposer, boire à la glace

avec les seigneurs de sa cour.  
Tel ne fut point le beau Cephale :  
son air estoit royal, sa mine martiale,  
propre à faire trembler les plus fiers bataillons.  
Peau D' Asne, de fort loin, le vit avec tendresse,

p91

et reconnu, par cette hardiesse,  
que sous sa crasse et ses haillons  
elle gardoit encor le coeur d' une princesse.  
" qu' il a l' air grand, quoy qu' il l' ait negligé ?  
Qu' il est aimable, disoit-elle,  
et que bienheureuse est la belle  
à qui son coeur est engagé !  
D' une robe de rien s' il m' avoit honorée,  
je m' en trouverois plus parée  
que de toutes celles que j' ay. "  
un jour, le jeune prince, errant à l' aventure  
de bassecour en bassecour,  
passa dans une allée obscure  
où de Peau D' Asne estoit l' humble sejour.  
Par hazard il mit l' oeil au trou de la serrure.  
Comme il estoit feste en ce jour,  
elle avoit pris une riche parure  
et ses superbes vestemens,  
qui, tissus de fin or et de gros diamans,  
egaloient du soleil la clarté la plus pure.  
Le prince, au gré de son desir,  
la contemple, et ne peut qu' à peine,  
en la voyant, reprendre haleine,  
tant il est comblé de plaisir.  
Quels que soient les habits, la beauté du visage,  
son beau tour, sa jeune blancheur,

p92

ses traits fins, sa vive fraischeur,  
le touchent cent fois davantage ;  
mais un certain air de grandeur,  
plus encore une sage et modeste pudeur,  
des beautez de son ame assuré témoignage,  
s' emparerent de tout son coeur.  
Trois fois, dans la chaleur du feu qui le transporte,  
il voulut enfoncer la porte ;  
mais, croyant voir une divinité,  
trois fois par le respect son bras fut arrêté.  
Dans le palais, pensif, il se retire ;  
et là, nuit et jour il soupire :

il ne veut plus aller au bal,  
quoy qu' on soit dans le carnaval ;  
il hait la chasse, il hait la comedie ;  
il n' a plus d' appetit, tout luy fait mal au coeur ;  
et le fond de sa maladie  
est une triste et mortelle langueur.  
Il s' enquit quelle estoit cette nymphe admirable  
qui demouroit dans une basse cour,  
au fond d' une allée effroyable,  
où l' on ne voit goutte en plein jour.  
" c' est, luy dit-on, Peau D' Asne, en rien nymphe ni belle  
et que Peau D' Asne l' on appelle  
à cause de la peau qu' elle met sur son cou ;

p93

de l' amour c' est le vray remede,  
la beste en un mot la plus laide  
qu' on puisse voir après le loup. "  
on a beau dire, il ne sçauroit le croire :  
les traits que l' amour a tracez,  
toujours presens à sa memoire,  
n' en seront jamais effacez.  
Cependant la reyne sa mere,  
qui n' a que lui d' enfant, pleure et se desespere ;  
de declarer son mal elle le presse en vain ;  
il gemit, il pleure, il soupire ;  
il ne dit rien, si ce n' est qu' il desire  
que Peau D' Asne luy fasse un gasteau de sa main ;  
et la mere ne sçait ce que son fils veut dire.  
" ô ciel ! Madame, luy dit-on,  
cette Peau D' Asne est une noire taupe,  
plus vilaine encore et plus gaupe  
que le plus sale marmiton.  
-n' importe, dit la reyne, il le faut satisfaire.  
Et c' est à cela seul que nous devons songer. "  
il auroit eu de l' or, tant l' aimoit cette mere,  
s' il en avoit voulu manger.  
Peau D' Asne donc prend sa farine,  
qu' elle avoit fait blutter exprés  
pour rendre sa paste plus fine,  
son sel, son beurre et ses oeufs frais,

p94

et, pour bien faire sa galette,  
s' enferme seule en sa chambrette.  
D' abord elle se decrassa  
les mains, les bras et le visage,



et prit un corps d' argent, que viste elle laça,  
pour dignement faire l' ouvrage,  
qu' aussi-tost elle commença.  
On dit qu' en travaillant un peu trop à la hâte,  
de son doigt, par hazard, il tomba dans la paste  
un de ses anneaux de grand prix ;  
mais ceux qu' on tient sçavoir le fin de cette histoire  
asseurent que par elle exprés il y fut mis ;  
et pour moy, franchement, je l' oserois bien croire,  
fort seur que, quand le prince à sa porte aborda  
et par le trou la regarda,  
elle s' en estoit aperçûë.  
Sur ce point la femme est si druë,  
et son oeil va si promptement,  
qu' on ne peut la voir un moment  
qu' elle ne sçache qu' on l' a vûë.  
Je suis bien seur encore, et j' en ferois serment,  
qu' elle ne douta point que de son jeune amant  
la bague ne fust bien reçûë.  
On ne pestrit jamais un si friand morceau ;  
et le prince trouva la galette si bonne  
qu' il ne s' en fallut rien que, d' une faim gloutonne,

p95

il n' avalast aussi l' anneau.  
Quand il en vit l' émeraude admirable,  
et du jonc d' or le cercle estroit  
qui marquoit la forme du doigt,  
son coeur en fut touché d' une joye incroyable ;  
sous son chevet il le mit à l' instant ;  
et, son mal toûjours augmentant,  
les medecins, sages d' experience,  
en le voyant maigrir de jour en jour,  
jugerent tous, par leur grande science,  
qu' il estoit malade d' amour.  
Comme l' hymen, quelque mal qu' on en die,  
est un remede exquis pour cette maladie,  
on conclut à le marier.  
Il s' en fit quelques temps prier ;  
puis dit : " je le veux bien, pourveu que l' on me donne  
en mariage la personne  
pour qui cet anneau sera bon. "  
à cette bijarre demande,  
de la reine et du roy la surprise fut grande ;  
mais il estoit si mal qu' on n' osa dire non.  
Voilà donc qu' on se met en queste  
de celle que l' anneau, sans nul égard du sang,  
doit placer dans un si haut rang.  
Il n' en est point qui ne s' appreste  
à venir presenter son doigt,

ni qui veuille ceder son droit.  
 Le bruit ayant couru que, pour pretendre au prince,  
 il faut avoir le doigt bien mince,  
 tout charlatan, pour estre bien venu,  
 dit qu' il a le secret de le rendre menu.  
 L' une, en suivant son bijarre caprice,  
 comme une rave le ratisse ;  
 l' autre en coupe un petit morceau ;  
 une autre, en le pressant, croit qu' elle l' appetisse ;  
 et l' autre, avec de certaine eau,  
 pour le rendre moins gros, en fait tomber la peau.  
 Il n' est enfin point de manoeuvre  
 qu' une dame ne mette en oeuvre  
 pour faire que son doigt quadre bien à l' anneau.  
 L' essay fut commencé par les jeunes princesses,  
 les marquises et les duchesses ;  
 mais leurs doigts, quoy que delicats,  
 estoient trop gros et n' entroient pas.  
 Les comtesses et les baronnes,  
 et toutes les nobles personnes,  
 comme elles tour à tour presenterent leur main,  
 et la presenterent en vain.  
 Ensuite vinrent les grisettes,  
 dont les jolis et menus doigts,  
 car il en est de tres-bien faites,

semblerent à l' anneau s' ajuster quelquefois ;  
 mais la bague, toûjours trop petite ou trop ronde,  
 d' un dedain presque égal rebutoit tout le monde.  
 Il fallut en venir enfin  
 aux servantes, aux cuisinieres,  
 aux tortillons, aux dindonieres,  
 en un mot, à tout le fretin,  
 dont les rouges et noires pattes,  
 non moins que les mains delicates,  
 esperoient un heureux destin.  
 Il s' y presenta mainte fille  
 dont le doigt, gros et ramassé,  
 dans la bague du prince eust aussi peu passé  
 qu' un cable au travers d' une aiguille.  
 On crut enfin que c' estoit fait,  
 car il ne restoit, en effet,  
 que la pauvre Peau D' Asne au fond de la cuisine.  
 Mais, comment croire, disoit-on,  
 qu' à regner le ciel la destine !  
 Le prince dit : " et pourquoy non ?  
 Qu' on la fasse venir ! " chacun se prit à rire,

criant tout haut : " que veut-on dire,  
de faire entrer icy cette sale guenon ? "  
mais, lorsqu' elle tira de dessous sa peau noire  
une petite main qui sembloit de l' yvoire  
qu' un peu de pourpre a coloré,

p98

et que de la bague fatale,  
d' une justesse sans égale,  
son petit doigt fut entouré,  
la cour fut dans une surprise  
qui ne peut pas estre comprise.  
On la menoit au roy dans ce transport subit ;  
mais elle demanda qu' avant que de paraistre  
devant son seigneur et son maistre,  
on luy donnast le temps de prendre un autre habit.  
De cet habit, pour la verité dire,  
de tous costez on s' apprestoit à rire ;  
mais, lorsqu' elle arriva dans les appartemens,  
et qu' elle eut traversé les salles  
avec ses pompeux vestemens  
dont les riches beautez n' eurent jamais d' égales ;  
que ses aimables cheveux blonds,  
meslez de diamans dont la vive lumiere  
en faisoit autant de rayons ;  
que ses yeux bleus, grands, doux et longs,  
qui, pleins d' une majesté fiere,  
ne regardent jamais sans plaire et sans blesser,  
et que sa taille, enfin, si menuë et si fine  
qu' avecque ses deux mains on eût peu l' embrasser,  
montrèrent leurs appas et leur grace divine,  
des dames de la cour et de leurs ornemens  
tomberent les doux agrémens.

p101

Dans la joye et le bruit de toute l' assemblée,  
le bon roy ne se sentoit pas  
de voir sa bru posseder tant d' appas ;  
la reyne en estoit affolée,  
et le prince, son cher amant,  
de cent plaisirs l' ame comblée,  
succomboit sous le poids de son ravissement.  
Pour l' hymen aussi-tost chacun prit ses mesures ;  
le monarque en pria tous les roys d' alentour,  
qui, tous brillans de diverses parures,  
quitterent leurs estats pour estre à ce grand jour.  
On en vit arriver des climats de l' aurore,

montez sur de grands elephans ;  
il en vint du rivage more,  
qui, plus noirs et plus laids encore,  
faisoient peur aux petits enfans ;  
enfin, de tous les coins du monde  
il en débarque, et la cour en abonde.  
Mais nul prince, nul potentat,  
n' y parut avec tant d' éclat  
que le pere de l' espousée  
qui, d' elle autrefois amoureux,  
avoit, avec le temps, purifié les feux  
dont son ame estoit embrasée :  
il en avoit banni tout desir criminel,  
et de cette odieuse flâme  
le peu qui restoit dans son ame

p102

n' en rendoit que plus vif son amour paternel.  
Dés qu' il la vit : " que benit soit le ciel,  
qui veut bien que je te revoye,  
ma chere enfant ! " dit-il, et, tout pleurant de joye,  
courut tendrement l' embrasser.  
Chacun à son bonheur voulut s' interesser ;  
et le futur espoux estoit ravi d' apprendre  
que d' un roy si puissant il devenoit le gendre.  
Dans ce moment, la maraine arriva,  
qui raconta toute l' histoire,  
et par son recit acheva  
de combler Peau D' Asne de gloire.  
Il n' est pas malaisé de voir  
que le but de ce conte est qu' un enfant apprenne  
qu' il vaut mieux s' exposer à la plus rude peine  
que de manquer à son devoir ;  
que la vertu peut estre infortunée,  
mais qu' elle est toûjours couronnée ;  
que contre un fol amour et ses fougueux transports  
la raison la plus forte est une foible digue,  
et qu' il n' est point de si riches thresors  
dont un amant ne soit prodigue ;  
que de l' eau claire et du pain bis

p103

suffisent pour la nourriture  
de toute jeune creature,  
pourvu qu' elle ait de beaux habits ;  
que sous le ciel il n' est point de femelle  
qui ne s' imagine estre belle,

et qui souvent ne s' imagine encor  
que, si des trois beautez la fameuse querelle  
s' estoit demeslée avec elle,  
elle auroit eu la pomme d' or.  
Le conte de Peau D' Asne est difficile à croire ;  
mais, tant que dans le monde on aura des enfans  
des meres et des meres-grands,  
on en gardera la memoire.

## LES SOUHAITS RIDICULES CONTE

p107

à mademoiselle de la C.  
Si vous estiez moins raisonnable,  
je me garderois bien de venir vous conter  
la folle et peu galante fable  
que je m' en vais vous debiter.  
Une aune de boudin en fournit la matiere :  
" une aune de boudin, ma chere !  
Quelle pitié ! C' est une horreur, "  
s' écrivoit une precieuse,  
qui, tousjours tendre et serieuse,  
ne veut ouïr parler que d' affaires de coeur.  
Mais vous qui mieux qu' ame qui vive  
sçavez charmer en racontant,  
et dont l' expression est tousjours si naïve  
que l' on croit voir ce qu' on entend ;  
qui sçavez que c' est la maniere  
dont quelque chose est inventé  
qui, beaucoup plus que la matiere,  
de tout recit fait la beauté ;  
vous aimerez ma fable et sa moralité ;  
j' en ay, j' ose le dire, une assurance entiere.

p109

Il estoit une fois un pauvre bucheron,  
qui, las de sa penible vie  
avoit, disoit-il, grande envie  
de s' aller reposer aux bords de l' Acheron :  
representant, dans sa douleur profonde,  
que, depuis qu' il estoit au monde,  
le ciel cruel n' avoit jamais  
voulu remplir un seul de ses souhaits.  
Un jour que, dans le bois, il se mit à se plaindre,  
à luy, la foudre en main, Jupiter s' apparut.

On auroit peine à bien depeindre  
la peur que le bonhomme en eut.  
" je ne veux rien, dit-il en se jettant par terre ;

p110

point de souhaits, point de tonnerre,  
seigneur ; demeurons but à but.  
-cesse d' avoir aucune crainte ;  
je viens, dit Jupiter, touché de ta plainte,  
te faire voir le tort que tu me fais.  
Escoute donc : je te promets,  
moy qui du monde entier suis le souverain maistre,  
d' exaucer pleinement les trois premiers souhaits  
que tu voudras former, sur quoy que ce puisse estre.  
Voy ce qui peut te rendre heureux,  
voy ce qui peut te satisfaire,  
et, comme ton bonheur depend tout de tes vœux,  
songes-y bien avant que de les faire. "  
à ces mots, Jupiter dans les cieux remonta,  
et le gay bucheron, embrassant sa falourde,  
pour retourner chez luy sur son dos la jetta.  
Cette charge jamais ne luy parut moins lourde.  
" il ne faut pas, disoit-il en trottant,  
dans tout cecy rien faire à la legere ;  
il faut, le cas est important,  
en prendre avis de nostre menagere.  
" ça, dit-il en entrant sous son toit de fougere,  
faisons, Fanchon, grand feu, grand chere,  
nous sommes riches à jamais,  
et nous n' avons qu' à faire des souhaits. "

p111

là-dessus, tout au long le fait il luy raconte.  
à ce recit, l' espouse, vive et prompte,  
forma dans son esprit mille vastes projets ;  
mais, considerant l' importance  
de s' y conduire avec prudence :  
" Blaise, mon cher ami, dit-elle à son espoux,  
ne gastons rien par nostre impatience ;  
examinons bien entre nous  
ce qu' il faut faire en pareille occurrence ;  
remettons à demain nostre premier souhait,  
et consultons nostre chevet.  
-je l' entens bien ainsi, dit le bonhomme Blaise ;  
mais, va tirer du vin derriere ces fagots. "  
à son retour, il but ; et, goustant à son aise,  
prés d' un grand feu, la douceur du repos,

il dit, en s' appuyant sur le dos de sa chaise :  
" pendant que nous avons une si bonne braise,  
qu' une aune de boudin viendrait bien à propos ! "  
à peine acheva-t-il de prononcer ces mots,  
que sa femme apperceut, grandement estonnée,  
un boudin fort long, qui, partant  
d' un des coins de la cheminée,  
s' approchoit d' elle en serpentant.  
Elle fit un cri dans l' instant ;  
mais, jugeant que cette aventure  
avoit pour cause le souhait  
que, par bestise toute pure,

p112

son homme imprudent avoit fait,  
il n' est point de pouille et d' injure  
que, de depit et de courroux,  
elle ne dist au pauvre espoux.  
" quand on peut, disoit-elle, obtenir un empire,  
de l' or, des perles, des rubis,  
des diamans, de beaux habits,  
est-ce alors du boudin qu' il faut que l' on desire ?  
-eh bien ! J' ay tort, dit-il ; j' ay mal placé mon choix,  
j' ay commis une faute énorme,  
je feray mieux une autre fois.  
-bon, bon, dit-elle, attendez-moy sous l' orme.  
Pour faire un tel souhait, il faut estre bien beuf ! "  
l' espoux, plus d' une fois, emporté de colere,  
pensa faire tout bas le souhait d' être veuf,  
et peut-estre, entre nous, ne pouvoit-il mieux faire.  
" les hommes, disoit-il, pour souffrir sont bien nez !  
Peste soit du boudin, et du boudin encore !  
Plust à dieu, maudite pecore,  
qu' il te pendist au bout du nez ! "  
la priere aussi-tost du ciel fut écoutée ;  
et, dès que le mari la parole lascha,  
au nez de l' espouse irritée  
l' aune de boudin s' attacha.  
Ce prodige impreveu grandement le fascha.  
Fanchon estoit jolie ; elle avoit bonne grace,  
et, pour dire sans fard la verité du fait,

p113

cet ornement en cette place  
ne faisoit pas un bon effet,  
si ce n' est qu' en pendant sur le bas du visage,  
il l' empeschoit de parler aisement :

pour un espoux, merveilleux avantage,  
et si grand qu' il pensa, dans cet heureux moment,  
ne souhaiter rien davantage !  
" je pourrais bien, disoit-il à part soy,  
après un malheur si funeste,  
avec le souhait qui me reste,  
tout d' un plein saut me faire roy.  
Rien n' égale, il est vrai, la grandeur souveraine ;  
mais encore faut-il songer  
comment seroit faite la reyne,  
et dans quelle douleur ce seroit la plonger,  
de l' aller placer sur un thrône  
avec un nez plus long qu' une aune.  
Il faut l' écouter sur cela,  
et qu' elle-mesme elle soit la maîtresse  
de devenir une grande princesse  
en conservant l' horrible nez qu' elle a,  
ou de demeurer bucheronne  
avec un nez comme une autre personne,  
et tel qu' elle l' avoit avant ce mal-heur là. "  
la chose bien examinée,  
quoi-qu' elle sçût d' un sceptre et la force et l' effet,

p114

et que, quand on est couronnée,  
on a tousjours le nez bien fait ;  
comme au desir de plaire il n' est rien qui ne cede,  
elle aima mieux garder son bavolet  
que d' estre reyne et d' estre laide.  
Ainsi le bucheron ne changea point d' estat,  
ne devint point grand potentat,  
d' écus ne remplit point sa bourse :  
trop heureux d' employer son souhait qui restoit,  
foible bonheur, pauvre ressource !  
à remettre sa femme en l' estat qu' elle estoit.  
Bien est donc vray qu' aux hommes miserables,  
aveugles, imprudens, inquiets, variables,  
pas n' appartient de faire des souhaits,  
et que peu d' entre eux sont capables  
de bien user des dons que le ciel leur a faits.

CONTES EN PROSE A MADEMOISELLE

p117

Mademoiselle,



on ne trouvera pas étrange qu' un enfant ait pris plaisir à composer les contes de ce recueil ; mais on s' étonnera qu' il ait eu la hardiesse de vous les presenter. Cependant, moiselle, quelque disproportion qu' il y ait entre la simplicité des recits et les lumières de votre esprit, si on examine bien les contes, on verra que je ne suis pas aussi blamable que je le parois d' abord. Ils renferment tous une morale très-sensée, qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration ceux qui les lisent. D' ailleurs, comme rien ne marque tant l' vaste étendue d' un esprit que de pouvoir s' élever en même temps aux plus grandes choses et s' abaisser aux plus petites ne sera point surpris que la même princesse à qui la nature l' éducation ont rendu familier ce qu' il y a de plus élevé ne dédaigne pas de prendre plaisir à de semblables bagatelles. Est vray que ces contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres familles, où la louable impatience d' instruire les enfans fait imaginer des histoires dépourvues de raison pour s' accommoder à ces mêmes enfans, qui n' en ont pas encore ; mais à qui convient-il mieux de connoître comment

p118

vivent les peuples, qu' aux personnes que le ciel destine à l' conduire ? Le desir de cette connoissance a poussé des héros et même des héros de votre race, jusque dans des huttes et des cabanes, pour y voir de près, et par eux-mêmes, ce qui se passoit de plus particulier, cette connoissance leur ayant été nécessaire pour leur parfaite instruction. Quoi qu' il en soit mademoiselle, pouvois-je mieux choisir pour rendre vrai-semblable ce que la fable a d' incroyable ? Et jamais fée, au tems jadis, fit-elle à jeune créature plus de dons, et de dons exquis, que vous en a fait la nature ? Je suis avec un très-profond respect, mademoiselle, de vôtre altesse royale le très-humble et très-obeïssant serviteur. P Darmancour.

LA BELLE AU BOIS DORMANT CONTE

p121

Il estoit une fois  
un roi et une reine qui estoient si fâchez de n' avoir

point d' enfans, si faschez qu' on ne sçauroit dire. Ils allerent à toutes les eaux du monde : voeux, pelerinages, menuës devotions, tout fut mis en oeuvre, et rien n' y faisoit. Enfin, pourtant, la reine devint grosse, et accoucha d' une fille. On fit un beau baptisme ; on donna pour maraines à la petite princesse toutes les fées qu' on pust trouver dans le pays (il s' en trouva sept), afin que, chacune d' elles luy faisant un don, comme c' estoit la coustume des fées en ce temps-là, la princesse eust, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.

Après les ceremonies du baptisme, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avoit un grand

p122

festin pour les fées. On mit devant chacune d' elles un couvert magnifique, avec un estui d' or massif où il y avoit une cuillier, une fourchette et un couteau de fin or, garnis de diamans et de rubis. Mais, comme chacun prenoit sa place à table, on vit entrer une vieille fée, qu' on n' avoit point priée, parce qu' il y avoit plus de cinquante ans qu' elle n' estoit sortie d' une tour, et qu' on la croyoit morte ou enchantée.

Le roi lui fit donner un couvert ; mais il n' y eut pas moyen de lui donner un estuy d' or massif, comme aux autres, parce que l' on n' en avoit fait faire que sept, pour les sept fées. La vieille crût qu' on la méprisoit, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d' elle, l' entendit, et, jugeant qu' elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu' on fut sorti de table, se cacher derriere la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu' il luy seroit possible, le mal que la vieille auroit fait.

Cependant les fées commencerent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune luy donna pour don qu' elle seroit la plus belle personne du monde ; celle d' après, qu' elle auroit de l' esprit comme un ange ; la troisième, qu' elle auroit une grace admirable à tout ce qu' elle feroit ; la quatrième, qu' elle danseroit parfaitement bien ; la cinquième, qu' elle chanteroit comme un rossignol ; et la sixième, qu' elle joueroit de toutes sortes d' instrumens dans la dernière perfection. Le rang de

p123

la vieille fée estant venu, elle dit, en branlant la teste, encore plus de dépit que de vieillesse, que la princesse

se perceroit la main d' un fuseau et qu' elle en mourroit.  
Ce terrible don fit fremir toute la compagnie, et il  
n' y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment, la  
jeune fée sortit de derriere la tapisserie, et dit tout haut  
ces paroles :

" rassurez-vous, roi et reine, vostre fille n' en mourra  
pas. Il est vrai que je n' ay pas assez de puissance pour  
défaire entierement ce que mon ancienne a fait : la  
princesse se percera la main d' un fuseau ; mais, au lieu  
d' en mourir, elle tombera seulement dans un profond  
sommeil, qui durera cent ans, au bout desquels le fils  
d' un roi viendra la réveiller. "

le roi, pour tâcher d' éviter le malheur annoncé par  
la vieille, fit publier aussi tost un edit par lequel il  
deffendoit à toutes personnes de filer au fuseau, ny  
d' avoir des fuseaux chez soy, sur peine de la vie.  
Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine  
estant allez à une de leurs maisons de plaisance, il arriva  
que la jeune princesse, courant un jour dans le château,  
et montant de chambre en chambre, alla jusqu' au haut  
du donjon, dans un petit galletas où une bonne vieille  
estoit seule à filer sa quenoûille. Cette bonne femme  
n' avoit point ouï parler des deffenses que le roi avoit  
faites de filer au fuseau.

" que faites-vous là, ma bonne femme ? Dit la prin-  
cesse.

p124

-je file, ma belle enfant, luy répondit la vieille,  
qui ne la connoissoit pas.

-ha ! Que cela est joli ! Reprit la princesse ; com-  
ment faites-vous ? Donnez-moy que je voye si j' en  
ferois bien autant. "

elle n' eust pas plutost pris le fuseau, que, comme  
elle estoit fort vive, un peu estourdie, et que d' ailleurs  
l' arrest des fées l' ordonnoit ainsi, elle s' en perça la  
main et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours :  
on vient de tous costez ; on jette de l' eau au visage de  
la princesse, on la délasse, on luy frappe dans les mains,  
on luy frotte les tempes avec de l' eau de la reine de  
Hongrie ; mais rien ne la faisoit revenir.

Alors le roy, qui estoit monté au bruit, se souvint  
de la prédiction des fées, et, jugeant bien qu' il falloit  
que cela arrivast, puisque les fées l' avoient dit, fit  
mettre la princesse dans le plus bel appartement du  
palais, sur un lit en broderie d' or et d' argent. On eût  
dit d' un ange, tant elle estoit belle : car son évanouis-  
sement n' avoit pas osté les couleurs vives de son teint :  
ses joues estoient incarnates, et ses lèvres comme du  
corail ; elle avoit seulement les yeux fermez, mais on

l' entendoit respirer doucement : ce qui faisoit voir qu' elle n' estoit pas morte.  
Le roi ordonna qu' on la laissast dormir en repos, jusqu' à ce que son heure de se réveiller fust venue. La bonne fée qui luy avoit sauvé la vie en la condamnant

p125

à dormir cent ans estoit dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieuës de là, lorsque l' accident arriva à la princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain qui avoit des bottes de sept lieues (c' estoit des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieues d' une seule enjambée). La fée partit aussi tost, et on la vit, au bout d' une heure, arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi luy alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu' il avoit fait ; mais, comme elle estoit grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendrait à se réveiller, elle seroit bien embarrassée toute seule dans ce vieux château. Voicy ce qu' elle fit.

Elle toucha de sa baguette tout ce qui estoit dans ce chasteau (hors le roi et la reine) : gouvernantes, filles-d' honneur, femmes-de-chambre, gentils-hommes, officiers, maistres d' hostel, cuisiniers, marmitons, galepins, gardes, suisses, pages, valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui estoient dans les ecuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de basse-cour, et la petite Pouffe, petite chienne de la princesse, qui estoit auprès d' elle sur son lit. Dès qu' elle les eust touchés, ils s' endormirent tous, pour ne se réveiller qu' en mesme temps que leur maistresse, afin d' estre tout prests à la servir quand elle en auroit besoin. Les broches mêmes qui estoient au feu, toutes pleines de perdrix et de faysans, s' endormirent, et le feu aussi.

p126

Tout cela se fit en un moment : les fées n' estoient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur chere enfant sans qu' elle s' éveillast, sortirent du chasteau, et firent publier des deffenses à qui que ce soit d' en approcher. Ces deffenses n' estoient pas necessaires, car il crut dans un quart d' heure, tout au tour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d' épines entrelassées les unes dans les autres, que beste ny homme n' y auroit pû passer ; en sorte

qu' on ne voyoit plus que le haut des tours du chasteau, encore n' estoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n' eust encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu' elle dormiroit, n' eust rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui regnoit alors, et qui estoit d' une autre famille que la princesse endormie, estant allé à la chasse de ce costé-là, demanda ce que c' estoit que des tours qu' il voyoit au-dessus d' un grand bois fort épais. Chacun luy répondit selon qu' il en avoit ouï parler : les uns disoient que c' estoit un vieux chasteau où il revenoit des esprits ; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisoient leur sabbat. La plus commune opinion estoit qu' un ogre y demeuroit, et que là il emportoit tous les enfans qu' il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à son aise et sans qu' on le pust suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

p127

Le prince ne sçavoit qu' en croire, lors qu' un vieux paysan prit la parole et luy dit :

" mon prince, il y a plus de cinquante ans que j' ay ouï dire à mon pere qu' il y avoit dans ce chasteau une princesse, la plus belle du monde ; qu' elle y devoit dormir cent ans, et qu' elle seroit réveillée par le fils d' un roy, à qui elle estoit reservée. "

le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu ; il crut, sans balancer, qu' il mettroit fin à une si belle aventure, et, poussé par l' amour et par la gloire, il résolut de voir sur le champ ce qui en estoit. à peine s' avança-t-il vers le bois que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s' écartèrent d' elles-mesmes pour le laisser passer. Il marche vers le chasteau, qu' il voyoit au bout d' une grande avenue où il entra, et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l' avoit pû suivre, parce que les arbres s' estoient rapprochez dès qu' il avoit esté passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avan-cour, où tout ce qu' il vit d' abord estoit capable de le glacer de crainte. C' estoit un silence affreux : l' image de la mort s' y presentoit par tout, et ce n' estoit que des corps étendus d' hommes et d' animaux qui paroissoient morts. Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu' ils n' estoient qu' endormis ; et leurs tasses, où il y avoit encore quelques gouttes de vin,

p128

montraient assez qu' ils s' estoient endormis en buvant. Il passe une grande cour pavée de marbre ; il monte l' escalier ; il entre dans la salle des gardes, qui estoient rangez en haye, la carabine sur l' épaule, et ronflans de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentils-hommes et de dames, dormans tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit sur un lit, dont les rideaux estoient ouverts de tous costez, le plus beau spectacle qu' il eut jamais veu : une princesse qui paroissoit avoir quinze ou seize ans, et dont l' éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux et de divin. Il s' approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d' elle. Alors, comme la fin de l' enchantement estoit venuë, la princesse s' éveilla, et, le regardant avec des yeux plus tendres qu' une premiere veuë ne sembloit le permettre :

" est-ce vous, mon prince ? Luy dit-elle ; vous vous estes bien fait attendre. "

le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la maniere dont elles estoient dites, ne sçavoit comment luy témoigner sa joye et sa reconnoissance ; il l' assura qu' il l' aimoit plus que luy-mesme. Ses discours furent mal rangez ; ils en plûrent davantage : peu d' éloquence, beaucoup d' amour. Il estoit plus embarrassé qu' elle, et l' on ne doit pas s' en estonner : elle avoit eu le temps de songer à ce qu' elle auroit à luy dire, car il y a apparence (l' histoire n' en dit pourtant rien) que la

p131

bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avoit procuré le plaisir des songes agreables. Enfin, il y avoit quatre heures qu' ils se parloient, et ils ne s' estoient pas encore dit la moitié des choses qu' ils avoient à se dire.

Cependant tout le palais s' estoit réveillé avec la princesse : chacun songeoit à faire sa charge ; et, comme ils n' estoient pas tous amoureux, ils mouroient de faim. La dame d' honneur, pressée comme les autres, s' impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande estoit servie. Le prince aida la princesse à se lever : elle estoit tout habillée, et fort magnifiquement ; mais il se garda bien de luy dire qu' elle estoit habillée comme ma mere grand et qu' elle avoit un collet monté ; elle n' en estoit pas moins belle.

Ils passerent dans un salon de miroirs, et y souperent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pieces, mais excellentes, quoyqu' il y eut près de cent ans qu' on ne les jouast plus ; et, après soupé, sans perdre de temps, le grand

aumonier les maria dans la chapelle du chasteau, et la dame-d' honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu : la princesse n' en avoit pas grand besoin, et le prince la quitta, dès le matin, pour retourner à la ville, où son pere devoit estre en peine de luy.

Le prince luy dit qu' en chassant il s' estoit perdu dans la forest, et qu' il avoit couché dans la hutte d' un charbonnier, qui luy avoit fait manger du pain noir et

p132

du fromage. Le roi, son pere, qui estoit bon-homme, le crut ; mais sa mere n' en fut pas bien persuadée, et, voyant qu' il alloit presque tous les jours à la chasse, et qu' il avoit toujours une raison en main pour s' excuser quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu' il n' eut quelque amourette : car il vêcut avec la princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfans, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l' Aurore, et le second, un fils, qu' on nomma le Jour, parce qu' il paroissoit encore plus beau que sa soeur.

La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu' il falloit se contenter dans la vie ; mais il n' osa jamais se fier à elle de son secret : il la craignoit, quoy qu' il l' aimast, car elle estoit de race ogresse, et le roi ne l' avoit épousée qu' à cause de ses grands biens.

On disoit même tout bas à la cour qu' elle avoit les inclinations des ogres, et qu' en voyant passer de petits enfans elle avoit toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : ainsi le prince ne lui voulut jamais rien dire.

Mais, quand le roy fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu' il se vit le maistre, il declara publiquement son mariage, et alla en grande ceremonie querir la reine sa femme dans son chasteau. On luy fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans.

Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à

p133

l' empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la regence du royaume à la reine sa mere, et luy recommanda fort sa femme et ses enfans ; il devoit estre à la guerre tout l' esté ; et, dés qu' il fut parti, la reine-mere envoya sa bru et ses enfans à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à

son maistre d' hôtel :

" je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore.

-ah ! Madame, dit le maistre d' hôtel...

-je le veux, dit la reine (et elle le dit d' un ton d' ogresse qui a envie de manger de la chair fraische), et je la veux manger à la sausse robert. "

ce pauvre homme, voyant bien qu' il ne falloir pas se joüer à une ogresse, prit son grand cousteau, et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avoit pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jetter à son col, et luy demander du bon du bon. Il se mit à pleurer : le couteau luy tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et luy fit une si bonne sausse que sa maistresse l' assura qu' elle n' avoit jamais rien mangé de si bon. Il avoit emporté en même temps la petite Aurore, et l' avoit donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu' elle avoit au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante reine dit à son maistre d' hôtel :

p134

" je veux manger à mon soupé le petit Jour. "

il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l' autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisoit des armes avec un gros singe : il n' avoit pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l' ogresse trouva admirablement bon.

Cela estoit fort bien allé jusque là ; mais, un soir, cette méchante reine dit au maistre d' hôtel :

" je veux manger la reine à la mesme sausse que ses enfans. "

ce fut alors que le pauvre maistre d' hôtel desespera de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avoit vingt ans passez, sans compter les cent ans qu' elle avoit dormi : sa peau estoit un peu dure, quoyque belle et blanche ; et le moyen de trouver dans la ménagerie une beste aussi dure que cela ? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre dans l' intention de n' en pas faire à deux fois. Il s' excitoit à la fureur, et entra, le poignard à la main, dans la chambre de la jeune reine ; il ne voulut pourtant point la surprendre, et il luy dit avec beaucoup de respect l' ordre qu' il avoit reçu de la reine-mere.

" faites vostre devoir, luy dit-elle en luy tendant le col ; executez l' ordre qu' on vous a donné ; j' irai revoir



mes enfans, mes pauvres enfans, que j' ay tant aimez ! " car elle les croyoit morts, depuis qu' on les avoit enlevés sans luy rien dire.

" non, non, madame, lui répondit le pauvre maistre d' hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d' aller revoir vos chers enfans ; mais ce sera chez moy, où je les ay cachez, et je tromperay encore la reine, en luy faisant manger une jeune biche en vostre place. "

il la mena aussitost à sa chambre, où, la laissant embrasser ses enfans et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son soupé, avec le même appetit que si c' eut esté la jeune reine. Elle estoit bien contente de sa cruauté et elle se préparoit à dire au roy, à son retour, que des loups enragez avoient mangé la reine sa femme et ses deux enfans. Un soir qu' elle rodoit, à son ordinaire, dans les cours et basses-cours du chasteau, pour y halener quelque viande fraische, elle entendit, dans une salle basse, le petit Jour, qui pleuroit parce que la reine sa mere le vouloit faire foüetter, à cause qu' il avoit esté méchant ; et elle entendit aussi la petite Aurore, qui demandoit pardon pour son frere. L' ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfans, et, furieuse d' avoir esté trompée, elle commanda, dès le lendemain matin, avec une voix épouvantable qui faisoit trembler tout le monde, qu' on apportast au milieu de la cour une grande cuve, qu' elle fit remplir de crapaux, de viperes,

de couleuvres et de serpens, pour y faire jetter la reine et ses enfans, le maistre d' hotel, sa femme et sa servante ; elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derriere le dos.

Ils estoient là, et les bourreaux se preparent à les jetter dans la cuve, lorsque le roi, qu' on n' attendoit pas si tost, entra dans la cour, à cheval : il estoit venu en poste, et demanda, tout estonné, ce que vouloit dire cet horrible spectacle. Personne n' osoit l' en instruire, quand l' ogresse, enragée de voir ce qu' elle voyoit, se jeta elle-mesme la teste la premiere dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bestes qu' elle y avoit fait mettre. Le roi ne laissa pas d' en estre fasché : elle estoit sa mere ; mais il s' en consola bientost avec sa belle femme et ses enfans.

Moralité

attendre quelque temps pour avoir un époux riche, bien-fait, galant et doux,

la chose est assez naturelle ;  
mais l' attendre cent ans, et toujours en dormant,  
on ne trouve plus de femelle  
qui dormist si tranquillement.  
La fable semble encor vouloir nous faire entendre  
que souvent de l' hymen les agreables noeuds,  
pour estre differez, n' en sont pas moins heureux,

p137

et qu' on ne perd rien pour attendre.  
Mais le sexe avec tant d' ardeur  
aspire à la foy conjugale  
que je n' ay pas la force ny le coeur  
de luy prescher cette morale.

#### LE PETIT CHAPERON ROUGE CONTE

p141

Il estoit une fois  
une petite fille de village, la plus jolie qu' on eut sçû  
voir ; sa mere en estoit folle, et sa mere-grand plus folle  
encore. Cette bonne femme luy fit faire un petit cha-  
peron rouge, qui lui seïoit si bien que partout on l' ap-  
pelloit le petit chaperon rouge.  
Un jour, sa mere, ayant cui et fait des galettes,  
luy dit :  
" va voir comme se porte ta mere-grand, car on  
m' a dit qu' elle estoit malade. Porte-luy une galette et  
ce petit pot de beurre. "  
le petit chaperon rouge partit aussi tost pour aller  
chez sa mere-grand, qui demeuroit dans un autre village.  
En passant dans un bois, elle rencontra compere le  
loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n' osa,

p142

à cause de quelques bucherons qui estoient dans la  
forest. Il luy demanda où elle alloit. La pauvre enfant,  
qui ne sçavoit pas qu' il estoit dangereux de s' arrester  
à écouter un loup, luy dit :  
" je vais voir ma mere-grand, et luy porter une  
galette, avec un petit pot de beurre, que ma mere luy  
envoye.

-demeure-t-elle bien loin ? Lui dit le loup.  
-oh ouy, dit le petit chaperon rouge : c' est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la première maison du village.  
-et bien ! Dit le loup, je veux l' aller voir aussi ; je m' y en vais par ce chemin icy, et toy par ce chemin-là ; et nous verrons qui plutôt y sera. "  
le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui estoit le plus court, et la petite fille s' en all par le chemin le plus long, s' amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu' elle rencontroit.  
Le loup ne fut pas long-temps à arriver à la maison de la mere-grand. Il heurte : toc, toc.  
" qui est là ?  
-c' est vôtre fille, le petit chaperon rouge (dit le loup en contrefaisant sa voix), qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mere vous envoie. "  
la bonne mere-grand, qui estoit dans son lit, à cause qu' elle se trouvoit un peu mal, luy cria :

p143

" tire la chevillette, la bobinette cherra. "  
le loup tira la chevillette, et la porte s' ouvrit. Il se jetta sur la bonne femme, et la devora en moins de rien, car il y avoit plus de trois jours qu' il n' avoit mangé. Ensuite il ferma la porte, et s' alla coucher dans le lit de la mere-grand, en attendant le petit chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte : toc, toc.  
" qui est là ? "  
le petit chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du loup, eut peur d' abord, mais, croyant que sa mere-grand étoit enrhumée, répondit ;  
" c' est vostre fille, le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mere vous envoie. "  
le loup luy cria, en adoucissant un peu sa voix :  
" tire la chevillette, la bobinette cherra. "  
le petit chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s' ouvrit.  
Le loup, la voyant entrer, luy dit en se cachant dans le lit, sous la couverture :  
" mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moy. "  
le petit chaperon rouge se deshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien estonnée de voir comment sa mere-grand estoit faite en son deshabillé.  
Elle luy dit :  
" ma mere-grand, que vous avez de grands bras !

p144

-c' est pour mieux t' embrasser, ma fille !  
-ma mere-grand, que vous avez de grandes  
jambes !  
-c' est pour mieux courir, mon enfant !  
-ma mere-grand, que vous avez de grandes  
oreilles !  
-c' est pour mieux écouter, mon enfant !  
-ma mere-grand, que vous avez de grands yeux !  
-c' est pour mieux voir, mon enfant !  
-ma mere-grand, que vous avez de grandes dents !  
-c' est pour te manger ! "  
et, en disant ces mots, ce méchant loup se jeta  
sur le petit chaperon rouge, et le mangea.

Moralité

on voit icy que de jeunes enfans,  
sur tout de jeunes filles,  
belles, bien faites et gentilles,  
font tres-mal d' écouter toute sorte de gens,  
et que ce n' est pas chose étrange  
s' il en est tant que le loup mange.  
Je dis le loup, car tous les loups  
ne sont pas de la mesme sorte :  
il en est d' une humeur accorte,  
sans bruit, sans fiel et sans couroux,  
qui, privez, complaisans et doux,

p145

suivent les jeunes demoiselles  
jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles.  
Mais, hélas ! Qui ne sçait que ces loups doucereux  
de tous les loups sont les plus dangereux !

LA BARBE-BLEUE CONTE

p149

Il estoit une fois  
un homme qui avoit de belles maisons à la ville et à  
la campagne, de la vaisselle d' or et d' argent, des  
meubles en broderies, et des carosses tout dorez. Mais,  
par malheur, cet homme avoit la barbe bleuë : cela le

rendoit si laid et si terrible qu' il n' estoit ni femme ni fille qui ne s' enfuit de devant luy.

Une de ses voisines, dame de qualité, avoit deux filles parfaitement belles. Il luy en demanda une en mariage, et luy laissa le choix de celle qu' elle voudroit luy donner. Elles n' en vouloient point toutes deux, et se le renvoyoient l' une à l' autre, ne pouvant se resoudre à prendre un homme qui eut la barbe bleuë. Ce qui les dégoûtoit encore, c' est qu' il avoit déjà épousé plusieurs femmes, et qu' on ne sçavoit ce que ces femmes estoient devenues.

p150

La Barbe-Bleue, pour faire connoissance, les mena, avec leur mere et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n' estoit que promenades, que parties de chasse et de pesche, que danses et festins, que collations : on ne dormoit point, et on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maistre du logis n' avoit plus la barbe si bleuë et que c' estoit un fort honneste homme. Dés qu' on fust de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d' un mois, la Barbe-Bleue dit à sa femme qu' il estoit obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de consequence ; qu' il la prioit de se bien divertir pendant son absence ; qu' elle fist venir ses bonnes amies ; qu' elle les menast à la campagne, si elle vouloit ; que partout elle fist bonne chere.

" voilà, luy dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles ; voilà celles de la vaisselle d' or et d' argent, qui ne sert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres forts, où est mon or et mon argent ; celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartemens. Pour cette petite clef-cy, c' est la clef du cabinet au bout de la grande gallerie de l' appartement bas ; ouvrez tout, allez par tout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous deffens d' y entrer, et je vous le deffens

p151

de telle sorte que, s' il vous arrive de l' ouvrir, il n' y a rien que vous ne deviez attendre de ma colere. " elle promit d' observer exactement tout ce qui luy venoist d' estre ordonné, et luy, après l' avoir embras-

sée, il monte dans son carosse, et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n' attendirent pas qu' on les envoyast querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avoient d' impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n' ayant osé y venir pendant que le mari y estoit, à cause de sa barbe bleuë, qui leur faisoit peur. Les voilà aussi tost à parcourir les chambres, les cabinets, les garderobes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles monterent ensuite aux gardemeubles, où elles ne pouvoient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des gueridons, des tables et des miroirs où l' on se voyoit depuis les pieds jusqu' à la teste, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d' argent et de vermeil doré, estoient les plus belles et les plus magnifiques qu' on eut jamais veuës. Elles ne cessoient d' exagerer et d' envier le bon heur de leur amie, qui, cependant, ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses, à cause de l' impatience qu' elle avoit d' aller ouvrir le cabinet de l' appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité que, sans considérer qu' il estoit malhonneste de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec

p152

tant de précipitation qu' elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Estant arrivée à la porte du cabinet, elle s' y arresta quelque temps, songeant à la deffense que son mari luy avoit faite, et considerant qu' il pourroit luy arriver malheur d' avoir esté desobéissante ; mais la tentation estoit si forte qu' elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D' abord elle ne vit rien, parce que les fenestres estoient fermées. Après quelques momens, elle commença à voir que le plancher estoit tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang se miroient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs (c' étoit toutes les femmes que la Barbe-Bleuë avoit épousées, et qu' il avoit égorgées l' une après l' autre). Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu' elle venoit de retirer de la serrure, luy tomba de la main. Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais elle n' en pouvoit venir à bout, tant elle estoit émueë.

Ayant remarqué que la clef du cabinet estoit tachée de sang, elle l' essuia deux ou trois fois ; mais le sang ne s' en alloit point : elle eut beau la laver, et mesme la frotter avec du sablon et avec du grais, il y demeura

toûjours du sang, car la clef estoit fée, et il n' y avoit pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtoit le sang d' un costé, il revenoit de l' autre.

p155

La Barbe-Bleuë revint de son voyage dès le soir mesme, et dit qu' il avoit reçu des lettres, dans le chemin, qui luy avoient appris que l' affaire pour laquelle il estoit party venoit d' estre terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu' elle put pour lui témoigner qu' elle estoit ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il luy redemanda les clefs ; et elle les luy donna, mais d' une main si tremblante qu' il devina sans peine tout ce qui s' estoit passé.

" d' où vient, luy dit-il, que la clef du cabinet n' est point avec les autres ?

-il faut, dit-elle, que je l' aye laissée là-haut sur ma table.

-ne manquez pas, dit la Barbe-Bleuë, de me la donner tantost. "

après plusieurs remises, il falut apporter la clef. La Barbe-Bleuë, l' ayant considérée, dit à sa femme :

" pourquoy y a-t-il du sang sur cette clef ?

-je n' en sçais rien, répondit la pauvre femme, plus pasle que la mort.

-vous n' en sçavez rien ! Reprit la Barbe-Bleuë.

Je le sçay bien, moy. Vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Hé bien, madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez veuës. "

elle se jetta aux pieds de son mari en pleurant, et en luy demandant pardon, avec toutes les marques d' un vrai repentir, de n' avoir pas esté obéissante. Elle au-

p156

roit attendri un rocher, belle et affligée comme elle estoit ; mais la Barbe-Bleuë avoit le coeur plus dur qu' un rocher.

" il faut mourir, madame, luy dit-il, et tout à l' heure.

-puis qu' il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignez de larmes, donnez moy un peu de temps pour prier Dieu.

-je vous donne un demy-quart d' heure, reprit la Barbe-Bleuë, mais pas un moment davantage. "

lorsqu' elle fut seule, elle appella sa soeur, et luy dit :

" ma soeur Anne (car elle s' appelloit ainsi), monte je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes freres

ne viennent point : ils m' ont promis qu' ils me viendroient voir aujourd' huy ; et, si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. "

la soeur Anne monta sur le haut de la tour ; et la pauvre affligée luy crioit de temps en temps :

" Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ? "

et la soeur Anne luy répondoit :

" je ne vois rien que le soleil qui poudroye et l' herbe qui verdoye. "

cependant, la Barbe-Bleüe, tenant un grand coutelas à sa main, crioit de toute sa force à sa femme :

" descends viste, ou je monteray là-haut.

-encore un moment, s' il vous plaist, " lui répondoit sa femme ; et aussi tost elle crioit tout bas :

" Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ? "

et la soeur Anne répondoit :

p157

" je ne vois rien que le soleil qui poudroye et l' herbe qui verdoye. "

" descends donc viste, crioit la Barbe-Bleüe, ou je monteray là-haut.

-je m' en vais, " répondoit la femme ; et puis elle crioit :

" Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?

-je vois, répondit la soeur Anne, une grosse poussiere qui vient de ce costé-cy...

-sont-ce mes freres ?

-hélas ! Non, ma soeur : c' est un troupeau de moutons...

-ne veux-tu pas descendre ? Crioit la Barbe-Bleüe.

-encore un moment, " répondoit sa femme ; et puis elle crioit :

" Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?

-je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce costé-cy, mais ils sont bien loin encore. "

" dieu soit loué ! S' écria-t-elle un moment après, ce sont mes freres. Je leur fais signe tant que je puis de se haster. "

la Barbe-Bleüe se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds toute éplorée et toute échevelée.

" cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleüe ; il faut mourir. "

puis, la prenant d' une main par les cheveux, et de l' autre levant le coutelas en l' air, il alloit luy abattre l

p158



teste. La pauvre femme, se tournant vers luy, et le regardant avec des yeux mourans, le pria de luy donner un petit moment pour se recueillir.

" non, non, dit-il, recommande-toy bien à Dieu " ;  
et, levant son bras...

dans ce moment, on heurta si fort à la porte que la Barbe-Bleuë s' arresta tout court. On ouvrit, et aussi tost on vit entrer deux cavaliers, qui, mettant l' épée à la main, coururent droit à la Barbe-Bleuë.

Il reconnut que c' étoit les freres de sa femme, l' un dragon et l' autre mousquetaire, de sorte qu' il s' enfuit aussi tost pour se sauver ; mais les deux freres le poursuivirent de si près qu' ils l' attraperent avant qu' il pust gagner le perron. Ils luy passerent leur épée au travers du corps, et le laisserent mort. La pauvre femme estoit presque aussi morte que son mari, et n' avoit pas la force de se lever pour embrasser ses freres.

Il se trouva que la Barbe-Bleuë n' avoit point d' heritiers, et qu' ainsi sa femme demeura maistresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa soeur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle estoit aimée depuis long-temps, une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux freres, et le reste à se marier elle-mesme à un fort honneste homme, qui luy fit oublier le mauvais temps qu' elle avoit passé avec la Barbe-Bleuë.

p159

#### Moralité

la curiosité, malgré tous ses attraits,  
couste souvent bien des regrets ;  
on en voit, tous les jours, mille exemples paroistre.  
C' est, n' en déplaise au sexe, un plaisir bien leger.  
Dés qu' on le prend, il cesse d' estre.  
Et toûjours il couste trop cher.

#### Autre moralité

pour peu qu' on ait l' esprit sensé  
et que du monde on sçache le grimoire,  
on voit bien tost que cette histoire  
est un conte du temps passé.  
Il n' est plus d' époux si terrible,  
ny qui demande l' impossible,  
fût-il mal-content et jaloux.  
Près de sa femme on le voit filer doux ;  
et, de quelque couleur que sa barbe puisse estre,  
on a peine à juger qui des deux est le maistre.

LE MAISTRE CHAT OU LE CHAT BOTTE C

Un meusnier ne laissa pour tous biens, à trois enfans qu' il avoit, que son moulin, son asne et son chat. Les partages furent bien-tôt faits ; ny le notaire ny le procureur n' y furent point appelés. Ils auroient eu bien-tost mangé tout le pauvre patrimoine. L' aîné eut le moulin, le second eut l' asne, et le plus jeune n' eut que le chat.

Ce dernier ne pouvoit se consoler d' avoir un si pauvre lot :

" mes freres, disoit-il, pourront gagner leur vie honnestement en se mettant ensemble ; pour moi, lors que j' aurai mangé mon chat, et que je me seray fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. " le chat, qui entendoit ce discours, mais qui n' en fit pas semblant, luy dit d' un air posé et serieux : " ne vous affligés point, mon maistre ; vous n' avez

qu' à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n' êtes pas si mal partagé que vous croyez. " quoique le maistre du chat ne fist pas grand fond là-dessus, il lui avoit veu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendoit par les pieds ou qu' il se cachoit dans la farine pour faire le mort, qu' il ne desespéra pas d' en estre secouru dans sa misere.

Lorsque le chat eut ce qu' il avoit demandé, il se botta bravement, et, mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s' en alla dans une garenne où il y avoit grand nombre de lapins. Il mit du son et des lasserons dans son sac, et, s' estendant comme s' il eut esté mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vint se fourrer dans son sac pour manger ce qu' il y avoit mis.

à peine fut-il couché qu' il eut contentement : un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maistre chat, tirant aussi tost les cordons, le prit et le tua sans misericorde.

Tout glorieux de sa proye, il s' en alla chez le roy et demanda à luy parler. On le fit monter à l' appartement de sa majesté, où, estant entré, il fit une grande reverence au roy, et luy dit :

" voilà, sire, un lapin de garenne que monsieur le marquis De Carabas (c' estoit le nom qu' il lui prit en

p165

gré de donner à son maistre) m' a chargé de vous présenter de sa part.

-dis à ton maistre, répondit le roy, que je le remercie et qu' il me fait plaisir. "

une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, et lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes deux. Il all ensuite les presenter au roy, comme il avoit fait le lapin de garenne. Le roy receut encore avec plaisir les deux perdrix, et luy fit donner pour boire.

Le chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à porter de temps en temps au roy du gibier de la chasse de son maistre. Un jour qu' il sceut que le roy devoit aller à la promenade, sur le bord de la riviere, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maistre :

" si vous voulez suivre mon conseil, vostre fortune est faite : vous n' avez qu' à vous baigner dans la riviere, à l' endroit que je vous montreray, et ensuite me laisser faire. "

le marquis De Carabas fit ce que son chat luy conseilloit, sans sçavoir à quoy cela seroit bon. Dans le temps qu' il se baignoit, le roy vint à passer, et le chat se mit à crier de toute sa force :

" au secours ! Au secours ! Voilà monsieur le marquis De Carabas qui se noye ! "

à ce cry, le roy mit la teste à la portiere, et, reconnoissant le chat qui luy avoit apporté tant de fois du

p166

gibier, il ordonna à ses gardes qu' on allast vite au secours de monsieur le marquis De Carabas.

Pendant qu' on retiroit le pauvre marquis de la riviere, le chat s' approcha du carosse, et dit au roy que, dans le temps que son maistre se baignoit, il estoit venu des voleurs qui avoient emporté ses habits, quoy qu' il eust crié *au voleur* de toute sa force : le drosle les av cachez sous une grosse pierre.

Le roy ordonna aussi tost aux officiers de sa garde robe d' aller querir un de ses plus beaux habits pour monsieur le marquis De Carabas. Le roy luy fit mille caresses, et, comme les beaux habits qu' on venoit de luy donner relevoient sa bonne mine (car il estoit beau

et bien fait de sa personne), la fille du roy le trouva fort à son gré, et le marquis De Carabas ne luy eut pas jetté deux ou trois regards, fort respectueux et un peu tendres, qu' elle en devint amoureuse à la folie.

Le roy voulut qu' il montast dans son carosse et qu' il fust de la promenade. Le chat, ravi de voir que son dessein commençoit à réussir, prit les devants, et, ayant rencontré des paysans qui fauchoient un pré, il leur dit :

" bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roy que le pré que vous fauchez appartient à monsieur le marquis De Carabas, vous serez tous hachez menu comme chair à pasté. "

le roy ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui estoit ce pré qu' ils fauchoient :

p167

" c' est à monsieur le marquis De Carabas " , dirent-ils tous ensemble : car la menace du chat leur avoit fait peur.

" vous avez là un bel heritage, dit le roy au marquis De Carabas.

-vous voyez, sire, répondit le marquis : c' est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. "

le maistre chat, qui alloit toujours devant, rencontra des moissonneurs et leur dit :

" bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blez appartiennent à monsieur le marquis De Carabas, vous serez tous hachez menu comme chair à pasté. "

le roy, qui passa un moment après, voulut sçavoir à qui appartenoient tous les blés qu' il voyoit.

" c' est à monsieur le marquis De Carabas " , répondirent les moissonneurs. Et le roy s' en réjouït encore avec le marquis.

Le chat, qui alloit devant le carosse, disoit toujours la même chose à tous ceux qu' il rencontroit, et le roy estoit estonné des grands biens de monsieur le marquis De Carabas.

Le maistre chat arriva enfin dans un beau château, dont le maistre étoit un ogre, le plus riche qu' on ait jamais veu ; car toutes les terres par où le roy avoit passé estoient de la dépendance de ce chasteau. Le chat, qui eut soin de s' informer qui estoit cet ogre et

p168

ce qu' il sçavoit faire, demanda à luy parler, disant qu' il n' avoit pas voulu passer si près de son chasteau sans avoir l' honneur de luy faire la révérence.

L' ogre le receut aussi civilement que le peut un ogre, et le fit reposer.

" on m' a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d' animaux ; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lyon, en elephant.

-cela est vray, répondit l' ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m' allez voir devenir lyon. "

le chat fut si éfrayé de voir un lyon devant luy qu' il gagna aussi tost les goûtieres, non sans peine et sans peril, à cause de ses bottes, qui ne valoient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le chat, ayant veu que l' ogre avoit quitté sa premiere forme, descendit et avoüa qu' il avoit eu bien peur.

" on m' a assuré encore, dit le chat, mais je ne sçaurois le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris : je vous avouë que je tiens cela tout à fait impossible.

-impossible ? Reprit l' ogre : vous allez voir. " et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le chat ne l' eut pas plus tost aperçûë, qu' il se jetta dessus et la mangea. Cependant le roy, qui vit en passant le beau chas-

p171

teau de l' ogre, voulut entrer dedans. Le chat, qui entendit le bruit du carosse qui passoit sur le pont levis, courut au-devant et dit au roy :

" vostre majesté soit la bien venuë dans le chasteau de monsieur le marquis De Carabas !

-comment, monsieur le marquis, s' écria le roy, ce chasteau est encore à vous ? Il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bastimens qui l' environnent ; voyons les dedans, s' il vous plaist. "

le marquis donna la main à la jeune princesse, et, suivant le roy, qui montoit le premier, ils entrèrent dans une grande sale, où ils trouverent une magnifique colation que l' ogre avoit fait preparer pour ses amis, qui le devoient venir voir ce même jour-là, mais qui n' avoient pas osé entrer, sçachant que le roy y estoit. Le roy, charmé des bonnes qualitez de monsieur le marquis De Carabas, de même que sa fille, qui en estoit folle, et voyant les grands biens qu' il possedoit, luy dit, après avoir beu cinq ou six coups :

" il ne tiendra qu' à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. "

le marquis, faisant de grandes réverences, accepta l'honneur que luy faisoit le roy, et, dès le même jour, il épousa la princesse. Le chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

p172

Moralité

quelque grand que soit l'avantage  
de jouir d'un riche héritage  
venant à nous de pere en fils,  
aux jeunes gens, pour l'ordinaire,  
l'industrie et le sçavoir faire  
vallent mieux que des biens acquis.

Autre moralité

si le fils d'un meûnier avec tant de vitesse  
gagne le coeur d'une princesse  
et s'en fait regarder avec des yeux mourans,  
c'est que l'habit, la mine et la jeunesse,  
pour inspirer de la tendresse,  
n'en sont pas des moyens toûjours indifferens.

LES FEES CONTE

p175

Il estoit une fois

une veuve qui avoit deux filles ; l'aînée luy ressembloit si fort et d'humeur et de visage que qui la voyoit voyoit la mere. Elles estoient toutes deux si desagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvoit vivre avec elles.

La cadette, qui estoit le vray portrait de son pere pour la douceur et l'honnesteté, estoit avec cela une des plus belles filles qu'on eust sceu voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mere estoit folle de sa fille aînée, et, en même temps, avoit une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il falloit, entre autre-chose, que cette pauvre enfant allast, deux fois le jour, puiser de l'eau à une grande demy-lieuë du logis, et qu'elle en raportast plein une grande cruche. Un jour qu'elle estoit à cette fontaine,

p176

il vint à elle une pauvre femme qui la pria de luy donner à boire.

" ouy da, ma bonne mere " , dit cette belle fille ; et, rinçant aussi tost sa cruche, elle puisa de l' eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui presenta, soûtenant toûjours la cruche, afin qu' elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bû, luy dit :

" vous estes si belle, si bonne et si honneste, que je ne puis m' empêcher de vous faire un don (car c' estoit une fée qui avoit pris la forme d' une pauvre femme de village, pour voir jusqu' où iroit l' honnesteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu' à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. " lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mere la gronda de revenir si tard de la fontaine.

" je vous demande pardon, ma mere, dit cette pauvre fille, d' avoir tardé si long-temps " ; et, en disant ces mots, il luy sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamans.

" que voy-je là ? Dit sa mere tout estonnée ; je crois qu' il luy sort de la bouche des perles et des diamants. D' où vient cela, ma fille ? " (ce fut là la premiere fois qu' elle l' appela sa fille.)

la pauvre enfant luy raconta naïvement tout ce qui luy estoit arrivé, non sans jetter une infinité de diamants.

" vraiment, dit la mere, il faut que j' y envoie ma

p177

fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de vôtre soeur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d' avoir le mesme don ? Vous n' avez qu' à aller puiser de l' eau à la fontaine, et, quand une pauvre femme vous demandera à boire, luy en donner bien honnestement.

-il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine !

-je veux que vous y alliez, reprit la mere, et tout à l' heure. "

elle y alla, mais toûjours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d' argent qui fut dans le logis. Elle ne fut pas plustost arrivée à la fontaine qu' elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vestuë, qui vint luy demander à boire. C' estoit la même fée qui avoit apparu à sa soeur, mais qui avoit pris l' air et les habits d' une princesse, pour voir jusqu' où iroit la malhonnesteté de cette fille.

" est-ce que je suis icy venuë, luy dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ! Justement j' ai apporté un flacon d' argent tout exprés pour donner à

boire à madame ! J' en suis d' avis : beuvez à même si vous voulez.

-vous n' estes guere honneste, reprit la fée sans se mettre en colere. Et bien ! Puisque vous estes si peu obligeante, je vous donne pour don qu' à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapau. "

p178

d' abord que sa mere l' aperceut, elle luy cria :

" hé bien ! Ma fille !

-hé bien ! Ma mere ? Luy répondit la brutale en jettant deux viperes et deux crapaus.

-ô ciel, s' écria la mere, que vois-je là ? C' est sa soeur qui en est cause : elle me le payera. " et aussi tost elle courut pour la battre.

La pauvre enfant s' enfuit et alla se sauver dans la forest prochaine. Le fils du roi, qui revenoit de la chasse, la rencontra, et, la voyant si belle, luy demanda ce qu' elle faisoit là toute seule et ce qu' elle avoit à pleurer.

" hélas ! Monsieur, c' est ma mere qui m' a chassée du logis. "

le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de luy dire d' où cela luy venoit. Elle luy conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, et, considerant qu' un tel don valoit mieux que tout ce qu' on pouvoit donner en mariage à une autre, l' emmena au palais du roi son pere, où il l' épousa.

Pour sa soeur, elle se fit tant haïr que sa propre mere la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulut la recevoir, alla mourir au coin d' un bois.

p179

Moralité

les diamans et les pistoles  
peuvent beaucoup sur les esprits ;  
cependant les douces paroles  
ont encor plus de force, et sont d' un plus grand prix.

Autre moralité

l' honnesteté couste des soins,  
et veut un peu de complaisance ;  
mais tost ou tard elle a sa récompense,  
et souvent dans le temps qu' on y pense le moins.



p183

Il estoit une fois  
un gentil-homme qui épousa en secondes nopces une  
femme, la plus hautaine et la plus fiere qu' on eut jamais  
veuë. Elle avoit deux filles de son humeur, et qui luy  
ressembloient en toutes choses. Le mari avoit, de son  
costé, une jeune fille, mais d' une douceur et d' une  
bonté sans exemple : elle tenoit cela de sa mere, qui  
estoit la meilleure personne du monde.  
Les nopces ne furent pas plûtost faites que la belle-  
-mere fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir  
les bonnes qualitez de cette jeune enfant, qui rendoient  
ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea  
des plus viles occupations de la maison : c' estoit elle  
qui nettoyoit la vaisselle et les montées, qui frottoit la  
chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses  
filles ; elle couchoit tout au haut de la maison, dans un

p184

grenier, sur une méchante pailleasse, pendant que ses  
soeurs estoient dans des chambres parquetées, où elles  
avoient des lits des plus à la mode, et des miroirs où  
elles se voyoient depuis les pieds jusqu' à la teste.  
La pauvre fille souffroit tout avec patience et n' osoit  
s' en plaindre à son pere qui l' auroit grondée, parce que  
sa femme le gouvernoit entierement.  
Lorsqu' elle avoit fait son ouvrage, elle s' alloit  
mettre au coin de la cheminée et s' asseoir dans les  
cendres, ce qui faisoit qu' on l' appeloit communément  
dans le logis Cucendron. La cadette, qui n' estoit pas  
si malhonneste que son aînée, l' appeloit Cendrillon.  
Cependant Cendrillon, avec ses méchans habits, ne  
laissoit pas d' estre cent fois plus belle que ses soeurs,  
quoyque vestuës très-magnifiquement.  
Il arriva que le fils du roi donna un bal et qu' il en  
pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles  
en furent aussi priées, car elles faisoient grande  
figure dans le pays. Les voilà bien aises et bien occupées  
à choisir les habits et les coëffures qui leur seïeroient  
le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon, car  
c' estoit elle qui repassoit le linge de ses soeurs et qui  
godronoit leurs manchettes. On ne parloit que de la  
maniere dont on s' habilleroit.

" moy, dit l' aînée, je mettray mon habit de velours rouge et ma garniture d' Angleterre.  
-moy, dit la cadette, je n' auray que ma juppe ordinaire ; mais, en récompense, je mettray mon man-

p185

teau à fleurs d' or et ma barriere de diamans, qui n' est pas des plus indifférentes. "  
on envoya querir la bonne coëffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appellerent Cendrillon pour luy demander son avis, car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s' offrit mesme à les coëffer, ce qu' elles voulurent bien. En les coëffant, elles luy disoient :  
" Cendrillon, serois-tu bien aise d' aller au bal ?  
-helas ! Mesdemoiselles, vous vous mocquez de moy ; ce n' est pas là ce qu' il me faut.  
-tu as raison, on riroit bien si on voyoit un cucendron aller au bal. "  
une autre que Cendrillon les aurait coëffées de travers ; mais elle estoit bonne, et elle les coëffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles estoient transportées de joye. On rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menuë, et elles estoient toujours devant leur miroir.  
Enfin l' heureux jour arriva ; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu' elle put. Lorsqu' elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa maraine, qui la vit toute en pleurs, luy demanda ce qu' elle avoit.  
" je voudrois bien... je voudrois bien... "  
elle pleuroit si fort qu' elle ne put achever. Sa maraine, qui estoit fée, luy dit :

p186

" tu voudrois bien aller au bal n' est-ce pas ?  
-helas ! Ouy, dit Cendrillon en soupirant.  
-hé bien ! Seras-tu bonne fille ? Dit sa maraine ; je t' y feray aller. " elle la mena dans sa chambre, et luy dit :  
" va dans le jardin, et apporte-moy une citrouille. "  
Cendrillon alla aussi-tost cueillir la plus belle qu' elle put trouver, et la porta à sa maraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal. Sa maraine la creusa, et, n' ayant laissé que l' écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussi-tost changée en un beau carosse tout doré.

Ensuite, elle alla regarder dans sa sourissiere, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la sourissiere et, à chaque souris qui sortoit, elle luy donnoit un coup de sa baguette, et la souris estoit aussi-tost changée en un beau cheval : ce qui fit un bel attelage de six chevaux d' un beau gris de souris pommelé.

Comme elle estoit en peine de quoy elle ferait un cocher :

" je vais voir, dit Cendrillon, s' il n' y a point quelque rat dans la ratiere ; nous en ferons un cocher.

-tu as raison, dit sa maraine, va voir. "

Cendrillon lui apporta la ratiere, où il y avoit trois de sa ma trese barbe, et, l' ayant touché, il fut changé en un gros cocher qui avoit une des plus belles moustaches qu' on ait jamais veuës.

p189

Ensuite elle luy dit :

" va dans le jardin, tu y trouveras six lezards derriere l' arrosoir : apporte-les moy. "

elle ne les eut pas pl tost apportez que sa maraine les changea en six laquais, qui monterent aussi-tost derriere le carosse, avec leurs habits chamarez, et qui s' y tenoient attachez comme s' ils n' eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon :

" hé bien ? Voilà de quoy aller au bal : n' es-tu pas bien aise ?

-ouy, mais est-ce que j' irai comme cela, avec mes vilains habits ? "

sa maraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même tems ses habits furent changez en des habits de drap d' or et d' argent, tout chamarrez de pierreries ; elle luy donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde.

Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carosse ; mais sa maraine luy recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l' avertissant que, si elle demeurait au bal un moment davantage, son carosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lezards, et que ses vieux habits reprendroient leur première forme.

Elle promit à sa maraine qu' elle ne manqueroit pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joye.

p190

Le fils du roi, qu' on alla avertir qu' il venoit d' arriver une grande princesse qu' on ne connoissoit point, courut la recevoir. Il luy donna la main à la descente du carosse, et la mena dans la salle où estoit la compagnie. Il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus, tant on estoit attentif à contempler les grandes beautés de cet inconnue. On n' entendoit qu' un bruit confus : " ha ! Qu' elle est belle ! " le roi même, tout vieux qu' il estoit, ne laissoit pas de la regarder et de dire tout bas à la reine qu' il y avoit long-temps qu' il n' avoit vû une si belle et si aimable personne. Toutes les dames estoient attentives à considérer sa coëffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourveu qu' il se trouvast des étoffes assez belles et des ouvriers assez habiles. Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dança avec tant de grace qu' on l' admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il estoit occupé à la considérer. Elle alla s' asseoir auprès de ses soeurs et leur fit mille honnestetés ; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince luy avoit donnés, ce qui les estonna fort, car elles ne la connoissoient point. Lorsqu' elles causoient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts ; elle fit aussi-tôt une grande reverence à la compagnie, et s' en alla le plus viste qu' elle put.

p191

Dés qu' elle fut arrivée, elle alla trouver sa maraine, et après l' avoir remerciée, elle luy dit qu' elle souhaiteroit bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l' en avoit priée. Comme elle estoit occupée à raconter à sa maraine tout ce qui s' étoit passé au bal, les deux soeurs heurterent à la porte. Cendrillon leur alla ouvrir.

" que vous estes longtemps à revenir ! " leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, et en s' étendant comme si elle n' eust fait que de se réveiller. Elle n' avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu' elles s' estoient quittées.

" si tu estois venue au bal, luy dit une de ses soeurs, tu ne t' y serois pas ennuyée ; il y est venu la plus belle princesse, la plus belle qu' on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités ; elle nous a donné des oranges et des citrons. "

Cendrillon ne se sentoit pas de joye : elle leur demanda le nom de cette princesse ; mais elles luy répondirent qu' on ne la connoissoit pas, que le fils du roi en

estoit fort en peine, et qu' il donneroit toutes choses au monde pour sçavoir qui elle estoit. Cendrillon sourit et leur dit :

" elle estoit donc bien belle ? Mon dieu ! Que vous estes heureuses ! Ne pourrois-je point la voir ? Helas ! Mademoiselle Javotte, prestez-moi vostre habit jaune que vous mettez tous les jours.

-vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de

p192

cet avis ! Prestez vostre habit à un vilain cucendron comme cela ! Il faudroit que je fusse bien folle ! "

Cendrillon s' attendoit bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle auroit esté grandement embarrassée si sa soeur eut bien voulu luy prêter son habit.

Le lendemain, les deux soeurs furent au bal, et

Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d' elle, et ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s' ennuyoit point et oublia ce que sa maraine luy avoit recommandé : de sorte qu' elle entendit sonner le premier coup de minuit lorsqu' elle ne croyoit pas qu' il fut encore onze heures. Elle se leva, et s' enfût aussi legerement qu' auroit fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put l' attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle, bien essouflée, sans carosse, sans laquais, et avec ses méchants habits, rien ne lui estant resté de toute sa magnificence qu' une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu' elle avoit laissé tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais s' ils n' avoient point veu sortir une princesse ; ils dirent qu' ils n' avoient vû sortir personne qu' une jeune fille fort mal vestuë, et qui avoit plus l' air d' une paysanne que d' une demoiselle.

Quand les deux soeurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s' estoient encore bien diverties, et si la belle dame y avoit esté ; elles luy dirent que

p193

oüy, mais qu' elle s' estoit enfuye lorsque minuit avoit sonné, et si promptement qu' elle avoit laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le fils du roy l' avoit ramassée, et qu' il n' avoit fait que la regarder pendant tout le reste du bal, et qu' assurément il estoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle.

Elles dirent vrai : car, peu de jours après, le fils du roy fit publier à son de trompe qu' il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. On commença à l' essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour, mais inutilement. On l' apporta chez les deux soeurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle ; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant :  
" que je voye si elle ne me serait pas bonne ! "  
ses soeurs se mirent à rire et à se moquer d' elle.  
Le gentilhomme qui faisait l' essay de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela étoit juste, et qu' il avoit ordre de l' essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon et, approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu' elle y entroit sans peine, et qu' elle y étoit juste comme de cire. L' étonnement des deux soeurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l' autre petite pantoufle, qu' elle mit à son pied. Là-dessus arriva la maraine, qui, ayant donné un

p194

coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.  
Alors ses deux soeurs la reconnurent pour la belle personne qu' elles avoient vue au bal. Elles se jetterent à ses pieds pour luy demander pardon de tous les mauvais traitemens qu' elles luy avoient fait souffrir.  
Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu' elle leur pardonnoit de bon coeur, et qu' elle les prioit de l' aimer bien toujours.  
On la mena chez le jeune prince, parée comme elle étoit. Il la trouva encore plus belle que jamais, et, peu de jours après, il l' épousa. Cendrillon, qui étoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux soeurs au palais, et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.  
Moralité  
la beauté, pour le sexe, est un rare trésor ;  
de l' admirer jamais on ne se lasse ;  
mais ce qu' on nomme bonne grace  
est sans prix, et vaut mieux encor.  
C' est ce qu' à Cendrillon fit avoir sa maraine,  
en la dressant, en l' instruisant,  
tant et si bien qu' elle en fit une reine :  
car ainsi sur ce conte on va moralisant.

p195

Belles, ce don vaut mieux que d' estre bien coëffées :  
pour engager un coeur, pour en venir à bout,  
la bonne grace est le vrai don des fées ;  
sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

Autre moralité

c' est sans doute un grand avantage  
d' avoir de l' esprit, du courage,  
de la naissance, du bon sens,  
et d' autres semblables talens  
qu' on reçoit du ciel en partage ;  
mais vous aurez beau les avoir,  
pour vostre avancement ce seront choses vaines  
si vous n' avez, pour les faire valoir,  
ou des parrains, ou des marraines.

## RIQUET A LA HOUPPE CONTE

p199

Il estoit une fois  
une reine qui accoucha d' un fils si laid et si mal fait qu' o  
douta longtemps s' il avoit forme humaine. Une fée, qui  
se trouva à sa naissance, assura qu' il ne laisseroit pas  
d' estre aimable, parce qu' il auroit beaucoup d' esprit :  
elle ajoûta même qu' il pourroit, en vertu du don qu' elle  
venoit de luy faire, donner autant d' esprit qu' il en  
auroit à la personne qu' il aimeroit le mieux.  
Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui estoit  
bien affligée d' avoir mis au monde un si vilain marmot.  
Il est vray que cet enfant ne commença pas plutost à  
parler qu' il dit mille jolies choses, et qu' il avoit dans  
toutes ses actions je ne sçai quoi de si spirituel qu' on  
en estoit charmé. J' oublois de dire qu' il vint au monde  
avec une petite houppe de cheveux sur la teste, ce qui

p200

fit qu' on le nomma riquet à la houppe, car riquet  
estoit le nom de la famille.  
Au bout de sept ou huit ans, la reine d' un royaume  
voisin accoucha de deux filles. La premiere qui vint au  
monde estoit plus belle que le jour ; la reine en fut si  
aise qu' on apprehenda que la trop grande joye qu' elle  
en avoit ne luy fit mal. La même fée qui avoit assisté  
à la naissance du petit riquet à la houppe estoit pre-  
sente, et, pour moderer la joye de la reine, elle luy

declara que cette petite princesse n' auroit point d' esprit, et qu' elle seroit aussi stupide qu' elle estoit belle. Cela mortifia beaucoup la reine ; mais elle eut, quelques momens après, un bien plus grand chagrin, car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide.

" ne vous affligez point tant, madame, luy dit la fée, vostre fille sera recompensée d' ailleurs, et elle aura tant d' esprit qu' on ne s' apercevra presque pas qu' il luy manque de la beauté.

-dieu le veuille, répondit la reine ; mais n' y auroit-il point moyen de faire avoir un peu d' esprit à l' aînée, qui est si belle ?

-je ne puis rien pour elle, madame, du costé de l' esprit, luy dit la fée ; mais je puis tout du costé de la beauté ; et comme il n' y a rien que je ne veuille faire pour vôtre satisfaction, je vais luy donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui luy plaira. "

à mesure que ces deux princesses devinrent

p201

grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles, et on ne parloit partout que de la beauté de l' aînée et de l' esprit de la cadette. Il est vray aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l' âge. La cadette enlaidissoit à veuë d' oeil, et l' aînée devenoit plus stupide de jour en jour. Ou elle ne répondoit rien à ce qu' on lui demandoit, ou elle disoit une sottise. Elle estoit avec cela si maladroite qu' elle n' eust pû ranger quatre porcelaines sur le bord d' une cheminée sans en casser une, ny boire un verre d' eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoy que la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l' emportoit presque toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D' abord on alloit du costé de la plus belle, pour la voir et pour l' admirer ; mais bien tost après on alloit à celle qui avoit le plus d' esprit pour luy entendre dire mille choses agreables, et on estoit estonné qu' en moins d' un quart d' heure l' aînée n' avoit plus personne auprès d' elle, et que tout le monde s' estoit rangé autour de la cadette. L' aînée, quoy que fort stupide, le remarqua bien ; et elle eut donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l' esprit de sa soeur. La reine, toute sage qu' elle estoit, ne put s' empêcher de luy reprocher plusieurs fois sa bestise : ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre princesse.

Un jour qu' elle s' estoit retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit



homme fort laid et fort desagreable, mais vestu tres-magnifiquement. C' estoit le jeune prince riquet à la houppe, qui, estant devenu amoureux d' elle sur ses portraits qui courroient par tout le monde, avoit quitté le royaume de son pere pour avoir le plaisir de la voir et de luy parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l' aborde avec tout le respect et toute la politesse imaginable. Ayant remarqué, après luy avoir fait les compliments ordinaires, qu' elle estoit fort melancolique, il luy dit :

" je ne comprends point, madame, comment une personne aussi belle que vous l' estes peut estre aussi triste que vous le paroissiez : car, quoyque je puisse me vanter d' avoir veu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n' en ay jamais vû dont la beauté approche de la vostre.

-cela vous plaist à dire, monsieur " , lui répondit la princesse, et en demeura là.

" la beauté, reprit riquet à la houppe, est un si grand avantage qu' il doit tenir lieu de tout le reste, et, quand on le possede, je ne voy pas qu' il y ait rien qui puisse nous affliger beaucoup.

-j' aimerois mieux, dit la princesse, estre aussi laide que vous, et avoir de l' esprit, que d' avoir de la beauté comme j' en ay, et estre beste autant que je le suis.

-il n' y a rien, madame, qui marque davantage qu' on a de l' esprit que de croire n' en pas avoir, et il est

de la nature de ce bien-là que, plus on en a, plus on croît en manquer.

-je ne sçay pas cela, dit la princesse ; mais je sçay bien que je suis fort beste, et c' est de là que vient le chagrin qui me tuë.

-si ce n' est que cela, madame, qui vous afflige, je puis aisement mettre fin à vostre douleur.

-et comment ferez-vous ? Dit la princesse.

-j' ay le pouvoir, madame, dit riquet à la houppe, de donner de l' esprit autant qu' on en sçauroit avoir à la personne que je dois aimer le plus ; et comme vous estes, madame, cette personne, il ne tiendra qu' à vous que vous n' ayez autant d' esprit qu' on en peut avoir, pourvû que vous vouliez bien m' épouser. " la princesse demeura toute interdite, et ne répondit rien.

" je voy, reprit riquet à la houppe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m' en estonne

pas ; mais je vous donne un an tout entier pour vous y resoudre. "

la princesse avoit si peu d'esprit, et en mesme temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais ; de sorte qu'elle accepta la proposition qui luy estoit faite. Elle n'eut pas plustost promis à riquet à la houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'estoit auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui luy plaisoit,

p206

et à le dire d'une maniere fine, aisée et naturelle. Elle commença, dès ce moment, une conversation galante et soutenue avec riquet à la houppe, où elle brilla d'une telle force que riquet à la houppe crut luy avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en estoit réservé pour luy-mesme.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne sçavoit que penser d'un changement si subit et si extraordinaire : car, autant qu'on luy avoit ouï dire d'impertinences auparavant, autant luy entendoit-on dire des choses bien sensées et infiniment spirituelles. Toute la cour en eut une joye qui ne se peut imaginer ; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paroissoit plus auprès d'elle qu'une guenon fort desagréable.

Le roi se conduisoit par ses avis, et alloit même quelquefois tenir le conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'estant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demandèrent en mariage ; mais elle n'en trouvoit point qui eust assez d'esprit, et elle les écoutoit tous, sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour luy. Son pere, s'en estant aperçu, luy dit qu'il la faisoit la maîtresse sur le choix d'un époux, et qu'elle n'avoit qu'à se déclarer.

p207

Comme, plus on a d'esprit, et plus on a de peine à prendre une ferme resolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son pere, qu'il luy donnast du temps pour y penser. Elle alla par hasard se promener dans le même bois

où elle avoit trouvé riquet à la houppe, pour rêver plus commodement à ce qu' elle avoit à faire. Dans le tems qu' elle se promenoit, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont et viennent et qui agissent. Ayant presté l' oreille plus attentivement, elle ouït que l' un disoit : " apporte-moy cette marmite " ; l' autre : " donne-moy cette chaudiere " ; l' autre : " mets du bois dans ce feu. " la terre s' ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons et de toutes sortes d' officiers necessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rotisseurs, qui allerent se camper dans une allée du bois, autour d' une table fort longue, et qui tous, la lardoire à la main et la queue de renard sur l' oreille se mirent à travailler en cadence, au son d' une chanson harmonieuse. La princesse, estonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travailloient.

" c' est, madame, luy répondit le plus apparent de la bande, pour le prince riquet à la houppe, dont les nopces se feront demain. "

la princesse, encore plus surprise qu' elle ne l' avoit

p208

esté, et se resouvenant tout à coup qu' il y avoit un an qu' à pareil jour elle avoit promis d' épouser le prince riquet à la houppe, pensa tomber de son haut. Ce qui faisoit qu' elle ne s' en souvenoit pas, c' est que, quand elle fit cette promesse, elle estoit une bête, et qu' en prenant le nouvel esprit que le prince lui avoit donné, elle avoit oublié toutes ses sottises.

Elle n' eut pas fait trente pas, en continuant sa promenade, que riquet à la houppe se presenta à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va se marier.

" vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma parole, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour executer la vostre, et me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes.

-je vous avoüeray franchement, répondit la princesse, que je n' ay pas encore pris ma resolution là-dessus, et que je ne croy pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez.

-vous m' étonnez, madame, lui dit riquet à la houppe.

-je le croy, dit la princesse, et assurément, si j' avois affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverois bien embarrassée. " une princesse n' a que sa parole, me diroit-il, et il faut que vous m' épousiez, puisque vous me l' avez promis. " mais, comme celui à qui je parle est l' homme du monde qui a le plus

d' esprit, je suis seure qu' il entendra raison. Vous sçavez que, quand je n' estois qu' une beste, je ne pouvois nean-

p209

moins me resoudre à vous épouser ; comment voulez-vous qu' ayant l' esprit que vous m' avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n' estois, je prenne aujourd' hui une resolution que je n' ay pû prendre dans ce temps-là ? Si vous pensiez tout de bon à m' épouser, vous avez eu grand tort de m' oster ma bestise, et de me faire voir plus clair que je ne voyois.

-si un homme sans esprit, répondit riquet à la houppe, seroit bien receu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher vostre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n' en use pas de mesme dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie ? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l' esprit soient d' une pire condition que celles qui n' en ont pas ? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, et qui avez tant souhaité d' en avoir ? Mais venons au fait, s' il vous plaist. à la reserve de ma laidur, y a-t-il quelque chose en moy qui vous déplaist ? Estes-vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manieres ?

-nullement, répondit la princesse ; j' aime en vous tout ce que vous venez de me dire.

-si cela est ainsi, reprit riquet à la houppe, je vais estre heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes.

-comment cela se peut-il faire ? Lui dit la princesse.

-cela se fera, répondit riquet à la houppe, si

p210

vous m' aimez assez pour souhaiter que cela soit ; et, afin, madame, que vous n' en doutiez pas, sçachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairoit, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

-si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon coeur que vous deveniez le prince du monde le plus beau et le plus aimable, et je vous en fais le don, autant qu' il est en moy. "

la princesse n' eut pas plustost prononcé ces paroles que riquet à la houppe parut, à ses yeux, l' homme du

monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu' elle eust jamais vû. Quelques-uns asseurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opererent, mais que l' amour seul fit cette metamorphose. Ils disent que la princesse, ayant fait reflexion sur la perseverance de son amant, sur sa discretion et sur toutes les bonnes qualitez de son ame et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ny la laideur de son visage ; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d' un homme qui fait le gros dos, et qu' au lieu que jusqu' à lors elle l' avoit vû boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu' un certain air penché qui la charmoit. Ils disent encore que ses yeux, qui estoient louches, ne luy en parurent que plus brillans ; que leur déreglement passa dans son esprit pour la marque d' un violent excez

p211

d' amour, et qu' enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d' heroïque. Quoy qu' il en soit, la princesse luy promit sur-le-champ de l' épouser, pourvû qu' il en obtînt le consentement du roy son pere. Le roy, ayant sçû que sa fille avait beaucoup d' estime pour riquet à la houppe, qu' il connoissoit d' ailleurs pour un prince tres-spirituel et tres-sage, le receut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain, les nopces furent faites, ainsi que riquet à la houppe l' avoit prévû, et selon les ordres qu' il en avoit donnez longtemps auparavant.

Moralité

ce que l' on voit dans cet écrit  
est moins un conte en l' air que la verité même.  
Tout est beau dans ce que l' on aime,  
tout ce qu' on aime a de l' esprit.

Autre moralité

dans un objet où la nature  
aura mis de beaux traits et la vive peinture  
d' un teint où jamais l' art ne sçauroit arriver,  
tous ces dons pourront moins pour rendre un coeur sensible  
qu' un seul agrément invisible  
que l' amour y fera trouver.

LE PETIT POUCKET CONTE

p215

Il estoit une fois

un bucheron et une bucheronne qui avoient sept enfans, tous garçons ; l' aîné n' avoit que dix ans, et le plus jeune n' en avoit que sept. On s' estonnera que le bucheron ait eu tant d' enfans en si peu de temps ; mais c' est que sa femme alloit viste en besogne, et n' en faisoit pas moins que deux à la fois.

Ils estoient fort pauvres, et leurs sept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu' aucun d' eux ne pouvoit encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinoit encore, c' est que le plus jeune estoit fort delicat et ne disoit mot, prenant pour bestise ce qui estoit une marque de la bonté de son esprit. Il estoit fort petit, et, quand il vint au monde, il n' estoit gueres plus gros que le pouce, ce qui fit que l' on l' appella *le petit poucet* .

p216

Ce pauvre enfant estoit le souffre-douleurs de la maison, et on lui donnoit toûjours le tort. Cependant il estoit le plus fin et le plus avisé de tous ses freres, et, s' il parloit peu, il écoutoit beaucoup.

Il vint une année très-fâcheuse, et la famine fut si grande que ces pauvres gens resolurent de se deffaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans estoient couchés, et que le bucheron estoit auprès du feu avec sa femme, il luy dit, le coeur serré de douleur :

" tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans ; je ne sçaurois les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis resolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu' ils s' amuseront à fagoter, nous n' avons qu' à nous enfuir sans qu' ils nous voient.

-ah ! S' écria la bucheronne, pourrois-tu toi-même mener perdre tes enfans ! "

son mary avoit beau luy représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir ; elle estoit pauvre, mais elle estoit leur mere.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce luy seroit de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le petit poucet ouït tout ce qu' ils dirent, car, ayant entendu, de dedans son lit, qu' ils parloient d' affaires, il s' estoit levé doucement et s' estoit glissé sous l' escabelle de son pere, pour les écouter sans estre vû. Il alla se recoucher, et ne dormit point le

p217

reste de la nuit, songeant à ce qu' il avoit à faire.

Il se leva de bon matin, et alla au bord d' un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le petit poucet ne découvrit rien de tout ce qu' il sçavoit à ses freres.

Ils allerent dans une forest fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyoit pas l' un l' autre. Le bucheron se mit à couper du bois, et ses enfans à ramasser des brouilles pour faire des fagots. Le pere et la mere, les voyant occupez à travailler, s' éloignerent d' eux insensiblement, et puis s' enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfans se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le petit poucet les laissoit crier, sçachant bien par où il reviendrait à la maison, car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu' il avoit dans ses poches. Il leur dit donc :

" ne craignez point, mes freres ; mon pere et ma mere nous ont laissez icy, mais je vous rameneray bien au logis : suivez-moy seulement. "

ils le suivirent, et il les mena jusqu' à leur maison, par le même chemin qu' ils estoient venus dans la forest. Ils n' oserent d' abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disoient leur pere et leur mere.

Dans le moment que le bucheron et la bucheronne

p218

arriverent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu' il leur devoit il y avoit longtems et dont ils n' esperoient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouroient de faim. Le bucheron envoya sur l' heure sa femme à la boucherie. Comme il y avoit longtems qu' elle n' avoit mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu' il n' en falloir pour le souper de deux personnes. Lorsqu' ils furent rassasiez, la bucheronne dit :

" hélas ! Où sont maintenant ces pauvres enfans ? Ils feroient bonne chere de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c' est toy qui les as voulu perdre ; j' avois bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forest ? Hélas ! Mon dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés ! Tu es bien inhumain d' avoir perdu ainsi tes enfans ! "

le bucheron s' impatienta à la fin, car elle redit plus de vingt fois qu' ils s' en repentiroient, et qu' elle l' avoit bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisoit.

Ce n' est pas que le bucheron ne fust peust-estre encore plus fâché que sa femme ; mais c' est qu' elle luy rompoit la teste, et qu' il estoit de l' humeur de beaucoup d' autres

gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit.

La bucheronne estoit tout en pleurs :

" hélas ! Où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans ? "

p219

elle le dit une fois si haut que les enfans, qui estoient à la porte, l' ayant entendu, se mirent à crier tous ensemble :

" nous voyla ! Nous voyla ! "

elle courut viste leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant :

" que je suis aise de vous revoir, mes chers enfans !

Vous estes bien las, et vous avez bien faim ; et toy, Pierrot, comme te voyla crotté, viens que je te débarbouille. "

ce Pierrot estoit son fils aîné, qu' elle aimoit plus que tous les autres, parce qu' il estoit un peu rousseau, et qu' elle estoit un peu rousse.

Ils se mirent à table, et mangerent d' un appetit qui faisoit plaisir au pere et à la mere, à qui ils racontoient la peur qu' ils avoient eüe dans la forest, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durerent. Mais, lorsque l' argent fut dépensé, ils retomberent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore, et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois.

Ils ne purent parler de cela si secrettement qu' ils ne fussent entendus par le petit poucet, qui fit son compte de sortir d' affaire comme il avoit déjà fait ; mais quoyqu' il se fut levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il

p220

trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne sçavoit que faire, lorsque, la bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuné, il songea qu' il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jettant par miettes le long des chemins où ils passeroient : il le serra donc dans sa poche.

Le pere et la mere les menerent dans l' endroit de la forest le plus épais et le plus obscur ; et, dés qu' ils y furent, ils gagnerent un faux-fuyant, et les laisserent là.



Le petit poucet ne s' en chagrina pas beaucoup, parce qu' il croyoit retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu' il avoit semé partout où il avoit passé ; mais il fut bien surpris lorsqu' il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étoient venus qui avoient tout mangé.

Les voyla donc bien affligés : car, plus ils marchaient, plus ils s' égaroient et s' enfonçoient dans la forest. La nuit vint, et il s' éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyoient n' entendre de tous côtés que des heurlemens de loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n' osoient presque se parler, ny tourner la teste. Il survint une grosse pluie, qui les perça jusqu' aux os ; ils glissoient à chaque pas, et tomboient dans la bouë, d' où ils se relevoient tout crottez, ne sachant que faire de leurs mains.

Le petit poucet grimpa au haut d' un arbre pour voir s' il ne découvreroit rien ; ayant tourné la teste de tous costez, il vit une petite lueur comme d' une chan-

p223

delle, mais qui estoit bien loin par delà la forest. Il descendit de l' arbre, et, lorsqu' il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le desola. Cependant, ayant marché quelque temps, avec ses freres, du costé qu' il avoit veu la lumiere, il la revit en sortant du bois.

Ils arriverent enfin à la maison où estoit cette chandelle, non sans bien des frayeurs : car souvent ils la perdoient de veüe ; ce qui leur arrivoit toutes les fois qu' ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurterent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu' ils vouloient. Le petit poucet luy dit qu' ils étoient de pauvres enfans qui s' estoient perdus dans la forest, et qui demandoient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit :

" hélas ! Mes pauvres enfans, où estes-vous venus ? Sçavez-vous bien que c' est ici la maison d' un ogre qui mange les petits enfans ?

-hélas ! Madame, luy répondit le petit poucet, qui trembloit de toute sa force, aussi bien que ses freres, que ferons-nous ? Il est bien seur que les loups de la forest ne manqueront pas de nous manger cette nuit si vous ne voulez pas nous retirer chez vous, et, cela étant, nous aimons mieux que ce soit monsieur qui nous mange. Peut-estre qu' il aura pitié de nous si vous voulez bien l' en prier. "

la femme de l' ogre, qui crut qu' elle pourroit les cacher à son mary jusqu' au lendemain matin, les laissa

entrer, et les mena se chauffer auprès d' un bon feu : car il y avoit un mouton tout entier à la broche pour le soupé de l' ogre.

Comme ils commençoient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c' estoit l' ogre qui revenoit. Aussi-tost sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L' ogre demanda d' abord si le soupé estoit prest, et si on avoit tiré du vin, et aussi-tost se mit à table. Le mouton estoit encore tout sanglant, mais il ne luy en sembla que meilleur. Il flairoit à droite et à gauche, disant qu' il sentoît la chair fraîche.

" il faut luy dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d' habiller que vous sentez.

-je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l' ogre en regardant sa femme de travers ; et il y a icy quelque chose que je n' entens pas. "

en disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.

" ah ! Dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne sçais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t' en prend d' estre une vieille beste. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis, qui doivent me venir voir ces jours-icy. "

il les tira de dessous le lit, l' un après l' autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux, en luy demandant pardon ; mais ils avoient affaire au plus cruel de tous

les ogres, qui, bien loin d' avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disoit à sa femme que ce seroient là de friands morceaux, lorsqu' elle leur auroit fait une bonne sausse.

Il alla prendre un grand couteau, et en approchant de ces pauvres enfans, il l' aiguisoit sur une longue pierre qu' il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un, lorsque sa femme luy dit :

" que voulez-vous faire à l' heure qu' il est ? N' aurez-vous pas assez de temps demain ?

-tais-toy, reprit l' ogre, ils en seront plus mortifiés.

-mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d' un cochon !

-tu as raison, dit l' ogre, donne-leur bien à souper, affin qu' ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. "

la bonne femme fut ravie de joye, et leur porta bien à souper ; mais ils ne purent manger, tant ils estoient saisis de peur. Pour l' ogre, il se remit à boire, ravi d' avoir de quoy si bien regaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu' à l' ordinaire, ce qui luy donna un peu dans la teste et l' obligea de s' aller coucher.

L' ogre avoit sept filles, qui n' étoient encore que des enfans. Ces petites ogresses avoient toutes le teint fort beau, parce qu' elles mangeoient de la chair fraîche,

p226

comme leur pere ; mais elles avoient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l' une de l' autre. Elles n' estoient pas encore fort méchantes ; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoient déjà les petits enfans pour en sucer le sang. On les avoit fait coucher de bonne heure, et elles estoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d' or sur la teste. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l' ogre mit coucher les sept petits garçons ; après quoi elle s' alla coucher auprès de son mary.

Le petit poucet, qui avoit remarqué que les filles de l' ogre avoient des couronnes d' or sur la teste, et qui craignoit qu' il ne prit à l' ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgez dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et, prenant les bonnets de ses freres et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la teste des sept filles de l' ogre, après leur avoir osté leurs couronnes d' or, qu' il mit sur la teste de ses freres et sur la sienne, afin que l' ogre les prit pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu' il vouloit égorger. La chose réussit comme il l' avoit pensé : car l' ogre, s' estant éveillé sur le minuit, eut regret d' avoir différé au lendemain ce qu' il pouvoit executer la veille. Il se jetta donc brusquement hors du lit, et, prenant son grand couteau :

p227

" allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drolles ; n' en faisons pas à deux fois. "

il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s' approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous, excepté le petit poucet, qui eut bien

peur lorsqu' il sentit la main de l' ogre qui luy tastoit la teste, comme il avoit tasté celle de tous ses freres. L' ogre, qui sentit les couronnes d' or :  
" vraiment, dit-il, j' allois faire là un bel ouvrage ; je voy bien que je bus trop hier au soir. "  
il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons :  
" ah ! Les voilà dit-il, nos gaillards ; travaillons hardiment. "  
en disant ces mots, il coupa sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expedition, il alla se recoucher auprès de sa femme.  
Aussitost que le petit poucet entendit ronfler l' ogre, il reveilla ses freres, et leur dit de s' habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans sçavoir où ils alloient.  
L' ogre, s' estant éveillé, dit à sa femme :  
" va t' en là-haut habiller ces petits droles d' hier au soir. "  
l' ogresse fut fort estonnée de la bonté de son mary, ne se doutant point de la maniere qu' il entendoit

p228

qu' elle les habillast, et croyant qu' il lui ordonnoit de les aller vestir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu' elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang.  
Elle commença par s' évanouïr, car c' est le premier expedient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres. L' ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besongne dont il l' avoit chargée, monta en haut pour luy aider. Il ne fut pas moins estonné que sa femme lorsqu' il vit cet affreux spectacle.  
" ah ! Qu' ay-je fait là ? S' écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l' heure. "  
il jetta aussitost une potée d' eau dans le nez de sa femme, et, l' ayant fait revenir :  
" donne-moy viste mes bottes de sept lieues, luy dit-il, afin que j' aille les attraper. "  
il se mit en campagne, et, après avoir couru bien loin de tous les costez, enfin il entra dans le chemin où marchoient ces pauvres enfans, qui n' étoient plus qu' à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l' ogre qui alloit de montagne en montagne, et qui traversoit des rivières aussi aisément qu' il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils estoient, y fit cacher ses six freres et s' y fourra aussi, regardant toujours ce que l' ogre devien-

droit. L' ogre, qui se trouvoit fort las du long chemin qu' il avoit fait inutilement (car les bottes de sept lieuës

p231

fatiguent fort leur homme), voulut se reposer ; et, par hasard, il alla s' asseoir sur la roche où les petits garçons s' estoient cachez.

Comme il n' en pouvoit plus de fatigue, il s' endormit après s' estre reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfans n' eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit poucet en eut moins de peur, et dit à ses freres de s' enfuir promptement à la maison pendant que l' ogre dormoit bien fort, et qu' ils ne se missent point en peine de luy. Ils crurent son conseil, et gagnerent viste la maison.

Le petit poucet, s' estant approché de l' ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitost. Les bottes estoient fort grandes et fort larges ; mais comme elles estoient fées, elles avoient le don de s' agrandir et de s' apetisser selon la jambe de celui qui les chaussoit : de sorte qu' elles se trouverent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles avoient esté faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l' ogre, où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées.

" vostre mary, lui dit le petit poucet, est en grand danger : car il a esté pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuër s' il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu' ils luy tenoient le poignard sur la gorge, il m' a aperceu et m' a prié de vous venir avertir de l' estat où il est, et de vous dire

p232

de me donner tout ce qu' il a de vaillant, sans en rien retenir, parce qu' autrement ils le tuëront sans misericorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieuës, que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. "

la bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitost tout ce qu' elle avoit : car cet ogre ne laissoit pas d' estre fort bon mari, quoiqu' il mangeast les petits enfans. Le petit poucet, estant donc chargé de toutes les richesses de l' ogre, s' en revint au logis de son pere, où il fut receu avec bien de la joye.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d' accord

de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit poucet n' a jamais fait ce vol à l' ogre ; qu' à la vérité il n' avoit pas fait conscience de luy prendre ses bottes de sept lieues, parce qu' il ne s' en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là assurent le sçavoir de bonne part, et même pour avoir bû et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que, lorsque le petit poucet eut chaussé les bottes de l' ogre, il s' en alla à la cour, où il sçavoit qu' on estoit fort en peine d' une armée qui estoit à deux cents lieues de là, et du succès d' une bataille qu' on avoit donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi, et luy dit que, s' il le souhaito il luy rapporteroit des nouvelles de l' armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d' argent s' il en venoit à bout. Le petit poucet rapporta des nou-

p233

velles dès le soir même ; et, cette première course l' ayant fait connoître, il gagnoit tout ce qu' il vouloit : car le roi le payoit parfaitement bien pour porter ses ordres à l' armée, et une infinité de dames luy donnoient tout ce qu' il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs amans : et ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris ; mais elles le payoient si mal, et cela alloit à si peu de chose, qu' il ne daignoit mettre en ligne de compte ce qu' il gagnoit de ce côté-là.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son pere, où il n' est pas possible d' imaginer la joye qu' on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il accepta des offices de nouvelle création pour son pere et pour ses freres, et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

Moralité

on ne s' afflige point d' avoir beaucoup d' enfans quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands et d' un extérieur qui brille ;

mais si l' un d' eux est foible ou ne dit mot, on le méprise, on le raille, on le pille.

Quelquefois, cependant, c' est ce petit marmot qui fera le bonheur de toute la famille.

p66